











PUBLISHER

Marinus Atanga

MANAGEMENT TEAM

Senior Consultant, Thomas Nsongka Directrice, Madeleine Nzie Marketing et Publicité, **Olivier Tientcheu**

EDITOR-IN-CHIEF

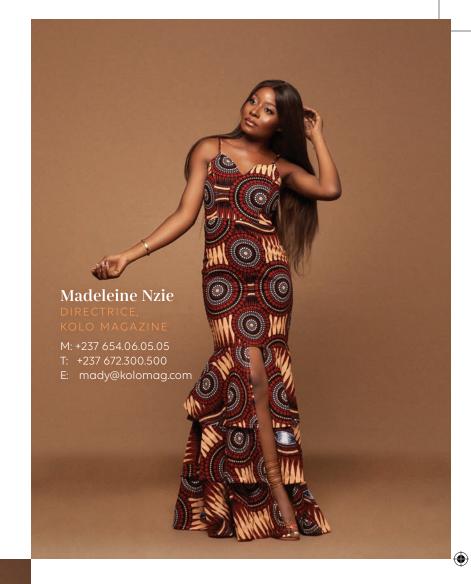
English: Neza Nsongka French: Séraphin F. Njikam

EDITORIAL

Associate Editor, Cindy Newberry Copy Editor, Jennifer McLelland Copy Editor, Patrick Asang Copy Editor, Mireille Atangana

JOURNALISTS

Séraphin F. Njikam **RD Dale** Skaï Kazoola Serge Nkepseu



DESIGN

Senior Art Director, Matthew Southall Artistic Director, Marinus Atanga Web Director, Fabrice Tchouba

AUDIO VISUAL

Senior Photography & Art Direction, **Sarah Hersch** Senior Photography, Salome Ntangam Photography, Benoit Fanwong Photography, Nzanga Kiwo Larna Photography, Glen Amungwa Photo Editor, Christian "Kruiz" Tchouankam

MAKE-UP & BEAUTY

Senior Make-up Artist, Elenga Tsoumou Make-up Artist, **Yaro Brenda Frances** Make-up Artist, Joy Awungnjia Make-up Artist, Johnson Ebrardt Make-up Artist, Carine Benedicte Make-up Artist, Yienou Jemila Léna Make-up Artist, Abali Michel

MODELS

Annette Ruth Wondjè **Etong Brenda Leticia** Serna Ebenda Grace Katrina Ebogo Armonie Eyada



Contents

Juliette Kum, Fitness Coach À Fond la Forme!

46 Churchill Mambe
The "Serial Entrepreneur"
of Silicon Mountain

Selma Ndi
A Vision Unchanged,
Only Enhanced

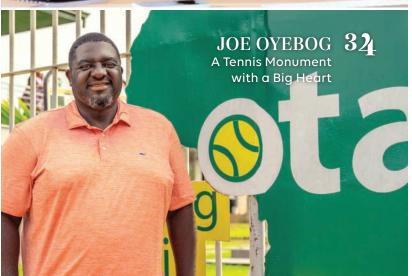
Transport urbain au Cameroun











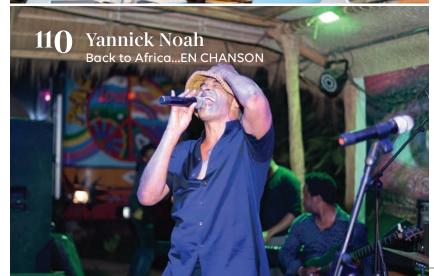
Nkemnoh Elvis,
Physiotherapist
Understanding What
Triggers Your Pain

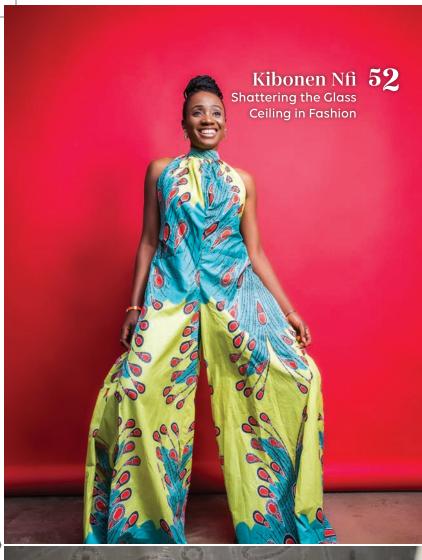
Brain Teaser
Facts About Africa

Happy d'Efoulan Le Seigneur de la Rue

Aimée-Catherine Moukouri 1 ESPOIR sur la 2







96 Appartements meublés et hôtels Duel dans le duo de l'offre

108 Dr. Maurice Douryang Doc de Choc

Mireille Ngueyep Main à la Pâte.. Tout Baigne!

DJ ARMY Une Passion...née sur les Platines!













Wilfried De Happi « Je ne suis plus Manager Sportif »

Daniele Octovie Simo Un Bout de Beauté

Christelle Mangaya L'ombre des Stars

Yaya La Moto, Entertainer Le Roi de la Nuit



Entre trois tableaux. La mode, le cinéma et l'entreprenariat, elle vit ses passions. Jamais loin de sa famille...

\mathbf{KM} : Comment vos valeurs familiales ont-elles aidé à sculpter la belle femme que vous êtes aujourd'hui?

JSE: J'ai cinq sœurs et trois frères. Ma mère est commerçante et mon père enseignant, Vice-recteur à l'université de Garoua. Ils m'ont éduqué dans la rigueur, le travail et la discipline. Ce n'était pas toujours facile pour moi, car j'étais l'électron libre de la famille. J'étais l'enfant la plus opiniâtre, mais brave à l'école. Une jeune fille curieuse, passionnée, active et très impliquée dans les activités culturelles de mon lycée (lycée d'Akwa). J'ai été membre de plusieurs clubs au lycée dont tout naturellement celui de la mode. J'ai été élue présidente de la coopérative en classe de Terminale, après avoir été miss de mon lycée l'année précédente en classe de première, j'étais très active et j'avais les prédispositions naturelles pour réussir à faire tout à la fois.

KM: À quel moment avez-vous décidé de revêtir votre tenue de mannequin et d'en faire un métier?

JSE: Miss Cameroun est un rêve d'enfance qui s'est réalisé. J'aspirais à devenir une femme importante. J'avais beaucoup à offrir. J'ai toujours voulu être célèbre et apporter un petit plus pour faire briller mon pays. Le canal le plus évident pour y parvenir était d'être élue « Miss Cameroun ». Je n'avais jamais imaginé qu'au cours de ce parcours, je deviendrai actrice. C'était la voie du Seigneur. J'ai un peu abandonné mon rêve initial pour me concentrer sur le cinéma et aux métiers de la télévision. Cependant, il y avait toujours ce goût d'inachevé. Je ressentais le besoin de faire du mannequinat.

KM: Avec plus d'un million d'abonnés sur les réseaux sociaux, malgré votre énorme popularité et votre succès, vous avez encore des critiques qui disent que vous ne méritiez pas d'être Miss Cameroun. Que répondez-vous à

JSE: Je leur dirai tout simplement que je l'ai mérité comme n'importe quelle autre jeune femme qui se serait battue, qui aurait travaillé et cru fermement comme moi , ça aurait pu être n'importe quelle candidate, mais la couronne m'a choisie et ni moi, ni eux , ne pourront changer le fait que j'ai été sacrée Miss Cameroun 2022. Les critiques et les insultes n'y changeront absolument rien, il ne reste plus qu'à se concentrer sur l'avenir.



« Miss Cameroun est un rêve d'enfance »

KM : Pour devenir Miss Cameroun, quelles épines avez-vous dû enlever de votre couronne ?

JSE: Le premier défi était de faire accepter à mes fans, ma passion pour la mode. C'était une surprise pour eux. Ma candidature a suscité beaucoup d'avis controversés. Pour y faire face, j'ai travaillé mon mental. J'ai certes craqué quelques fois, déprimé, mais j'ai toujours réussi à me ressaisir. Et puis, je ne pouvais en vouloir à personne, chacun est libre de s'exprimer. Mais, c'est nous qui choisissons la manière dont les événements nous affectent.

KM: Au-delà du chic et du glamour, trouvez-vous un peu d'espace pour vous consacrer à l'éducation des jeunes camerounais?

JSE: Une miss, ce n'est pas que des paillettes et du make-up. Elle a des valeurs à transmettre, des actions sociales et des combats à mener pour bâtir une société plus juste et inclusive.

Les concours de beauté en Afrique devraient être encadrés parce que nous sommes dans un contexte où la jeune fille perd de plus en plus ses repères. Participer à des concours de ce genre, permet de développer son esprit de compétitivité et ses aptitudes. En découvrir d'autres, s'ouvrir au monde et gagner en estime.

KM: Après avoir gravi la plus haute marche du podium à « Miss Cameroun », quelles couleurs, à votre avis, peuvent relever l'éclat de cet évènement?

JSE: Je pense que tout réside dans la communication. Il faudrait d'abord faire comprendre au public camerounais, ce que c'est qu'une Miss. Beaucoup, y compris des mannequins, ne comprennent pas le rôle d'une reine de beauté dans une société. Le management bat encore de l'aile. Tout devrait être pris en compte pour que la Miss soit quasiment irréprochable, car c'est elle la vitrine de son pays. Le Comica travaille et prend en compte les suggestions, on ne peut donc pas dire que la machine ne tourne pas.

KM : Vous avez aussi crevé l'écran dans la série télévisée « Madame... Monsieur », racontez-nous les débuts de cette expérience...

JSE: Mon ami Abdou Zoeh, m'a présenté à Cynthia Elisabeth comme un potentiel profil dans le cadre d'un projet sur lequel elle travaillait avec le label Black films. Elle me fera passer un casting très rapide et improvisé. J'ai écouté mon instinct et il m'a conduit dans un projet pour lequel j'étais tête d'affiche. Dès lors, je découvre cette nouvelle passion dans laquelle je n'ai pas eu du mal à m'intégrer. Les sollicitations se sont enchainées jusqu'à la dernière saison de « Madame Monsieur », d'Ebenezer Kepombia.

${\bf KM:}\ Vous\ avez\ créé\ une\ fondation\ qui\ mène\ de\ nombreuses\ activités,\ quelles\ sont\ vos\ rêves\ et\ vos\ actions\ prioritaires\ ?$

JSE: La JUSAFO (Julia Samantha Fondation) est née de la volonté d'aider, de donner du sourire et d'apporter ma petite contribution à l'humanité. Le projet est associé à mon mandat de Miss Cameroun. Il s'inscrit dans le cadre de la promotion de la santé mentale à travers des actions de sensibilisations. Ce n'est pas facile, on a besoin de financements. Mon équipe et moi, faisons le maximum pour que les missions de JUSAFO soient accomplies auprès des populations cibles.









KM : Quels sont vos défis pour les prochaines années?

JSE: Le défi d'être maman. On ne sait jamais quand on est réellement prête, on est consciente que c'est une étape à franchir, on le souhaite d'ailleurs, car c'est une grâce. Mais être mère est un statut susceptible de tout bouleverser dans la vie, sur tous les plans. Quand on est une personnalité publique, ce choix est beaucoup plus compliqué. Cela implique des sacrifices pour garder son équilibre, loin des lumières de la gloire. De toute façon, la vie est faite d'étapes et de défis, c'est ce qui la rend si intéressante. Si belle...

KM : Que devient la vie sans la couronne?

JSE : Je n'ai sans doute pas été la Miss Cameroun que beaucoup attendaient. Je n'étais pas la candidate parfaite, ils ont raison de le penser, mais je n'avais aucune raison de me dire que je ne pouvais pas être à la hauteur. J'ai travaillé dans le calme et la confiance. J'ai fait de mon mieux, j'ai réalisé mon rêve et j'en suis fière. D'autres jeunes femmes après moi, réaliseront les leurs à travers la couronne de Miss Cameroun. A chacun son moment, à chacune sa couronne.











Répétons après lui : « Ma-Pam-ba, au-dessus de Doug SAGA. Toujours N°1! ». Encore un buzz de David ? Non, mais une philosophie du businessman qu'il est devenu : l'audace d'aller plus loin. Dragon « Mapamba » a déjà ce feu de buzz-maker, c'est connu! Mais en lui bouillonne l'envie de ressembler au très illustre Bernard TAPIE, son modèle dans les affaires.

Multicasquette. Tout-terrain. Toujours d'attaque, dans le feu de l'action, polyvalent comme le milieu de terrain qu'il a été dans le foot. Quand David ETO'O entend ces mots à propos de lui, il hoche la tête. C'est tout lui, ou simplement l'autre David. Il n'est donc pas seulement le cadet de Samuel ETO'O ou la machine à buzz, que ses shows dans l'actualité nous ont révélé en ligne: « c'est la Fécafoot », « Paris je t'aime », « wata na wata »...

D'ailleurs, son compte Linkedin le présente plutôt comme joueur de foot et Déclarant en Douane. Les D.E.D ont la réputation de veiller à ce que tout soit en règle dans les transits. Il faut être correct! Clean de la tête aux pieds! Comment être donc surpris d'apprendre que son premier projet d'affaire c'est une entreprise spécialisée dans le cirage des chaussures de luxe. La maroquinerie! C'est dire à quel point, l'élégance lui est chevillée au corps. Mais ça, c'était avant, quand il passait du foot au business. Aujourd'hui, il est de plainpied dans les affaires.

« Mapamba Club et Mapamba Grill sont ses entreprises les plus en vue à Douala et Yaoundé»

Mapamba Club et Mapamba Grill sont ses entreprises les plus en vue à Douala et Yaoundé. Le premier fait danser et écouter la musique. Le deuxième est un restaurant qui fait foule, avec le Caroline Mbakop, au grand Mall. Détente garantie au menu du fast-food du « Dragon Mapamba ». Ce pseudo lui colle à la peau et le suit dans les affaires, avec la force, le pouvoir, le zèle et les ailes que les dragons ont...

L'ambition est donc dans les mots, mais réelle : voler haut, rêver grand. Il assume ça avec la fierté qu'on lui connait. En prenant ses marques dans le business, une ascension l'avait impressionné : le succès de l'homme d'affaires Français Bernard TAPIE. Il a été commerçant, racheté l'Olympique de Marseille, et même fait du théâtre. Et les médias l'ont aimé, les vivants aussi. « Bernard Tapie ? Il avait du flair cet homme ! l'intelligence des situations... », apprécie David Eto'o. Le « Mapamba » aime ça, avec une conviction : « La chance n'existe pas, c'est le travail ! Ce qui sépare tes rêves de leurs réalisations, c'est juste une action de ta part. Il faut y croire d'abord».

« Bernard Tapie ? Il avait du flair cet homme ! L'intelligence des situations ! Ce feu là... »

Dans son parcours de « pro», 14 clubs européens en 12 ans, de Majorque à FC Koper, l'esprit de David Eto'o « suivi » Bernard TAPIE. Ce mentor a aussi dirigé et sauvé de grands équipementiers. Et voici que, hors des pelouses, David Eto'o, a commencé par commercialiser des équipements des Lions Indomptables. Bee Group l'a choisi pour la promotion. Et pour lui, ce n'est qu'un début...

Au fond, une des finalités pour lui, c'est aussi partager la richesse des rencontres. Pas seulement avec ses clients et partenaires, mais aussi les internautes et le réseau des fans.

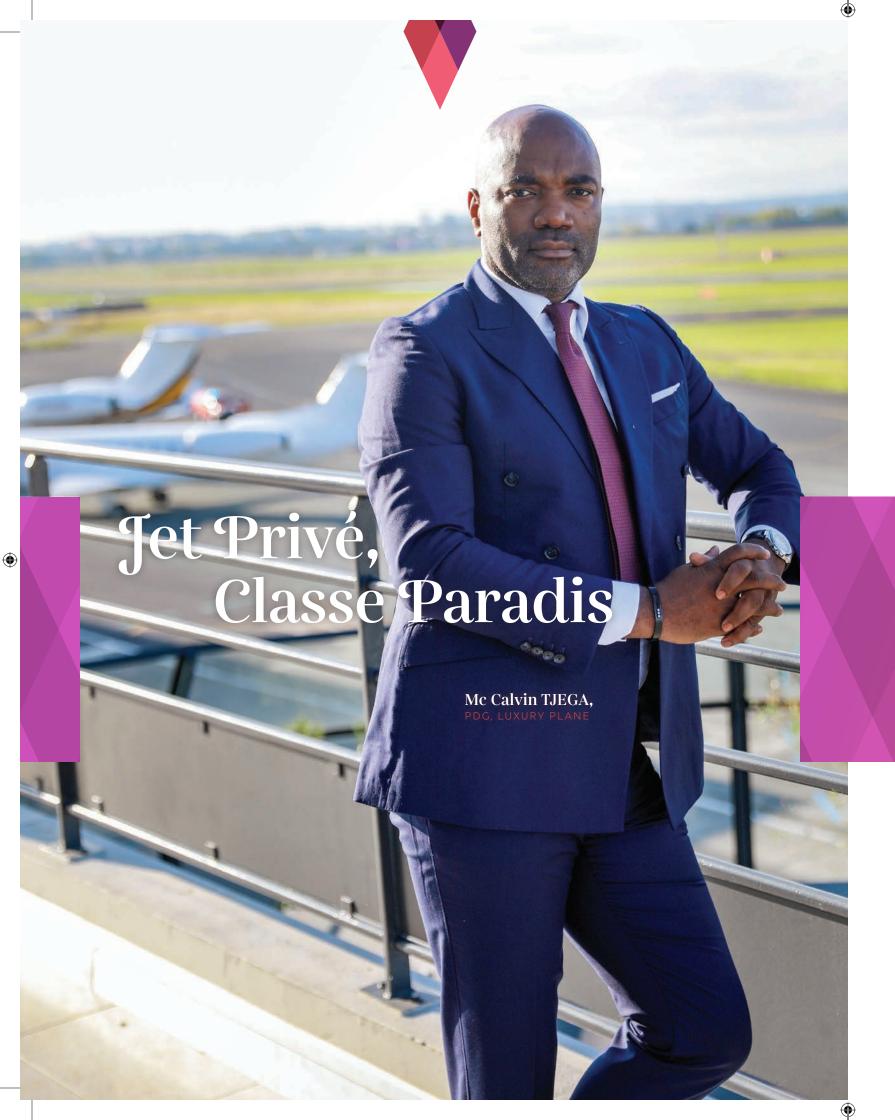
Connectons-nous svp...Tapons par exemple « David Eto'o » sur Facebook. Wataman, l'homme de l'eau, y est. Tranquille, à l'aise comme un poisson dans l'eau. Ses inspirations et ses punchs publicitaires pour ses affaires coulent de source! C'est David Eto'o, l' « agrégé » en joie de vivre des clubs Union de Douala et d'Eding FC. C'est son élégance! Un dandy de grand chemin. C'est surtout ses conseils d'entrepreneur: « si le plan ne fonctionne pas, changez de plan, mais pas d'objectifs ». Ses fans connaissent cette détermination à prospérer qui l'anime. Mais que diront-ils de cette phrase: « j'ai arrêté de « faroter » ». Et il n'était pas dans « les bruits » de la jetset...













Il ambitionne de monter en altitude dans le secteur de l'aviation d'affaires. Son idée est de faire voler plus haut, son empire de location de jets privés.

> KM: Vous êtes l'un des promoteurs de l'aviation d'affaires au Cameroun, qu'est-ce qui vous a motivé à faire décoller un tel business?

MT: Je n'ai pas la prétention de dire que je suis pionnier de l'aviation privée. Cette idée naît d'un voyage personnel, un vol raté à Douala au Cameroun, pour manque d'avion. C'est ce qui a suscité l'envie d'apporter cette offre. Aujourd'hui, c'est une passion qui me donne des ailes. Si vous mettez du cœur dans la réalisation de vos projets et que rien ne vous arrête, le succès suivra à coup sûr. J'ai décidé de joindre l'utile à l'agréable.

KM: Un jet privé c'est tout ce qu'il y a de chic et KM: Vous affrétez des vols spéciaux pour des de luxueux. À quoi ressemblent vos journées de travail, sont-elles aussi paisibles qu'un vol en première classe?

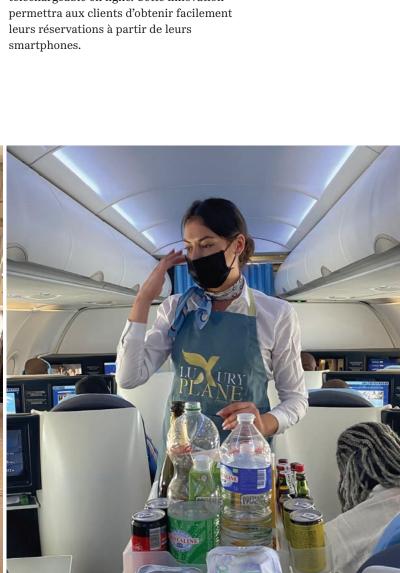
MT: Ma journée de travail est plus ou moins classique. Comme tout le monde, je me réveille à 7h. Je suis au bureau aux environs de 9h, si j'ai un vol vers 11h. Sinon, je commence à 5h du matin et termine à 3h. Par exemple, à trois jours d'une finale de Ligue des champions, nous avons eu plus de 1500 mouvements jusqu'au jour du match. Je débutais mes journées vers 5h du matin et je retournais à la maison vers 4h, pour revenir au bureau à 8h. Mon emploi du temps est chargé. Le plus souvent, je suis en déplacement pour des rendez-vous à l'extérieur, soit en Afrique ou dans les pays du Golfe. Ceux qui se déplacent en avions d'affaires ont une autre façon de voir le voyage. C'est vraiment une vie de luxe ou même, d'ultra-luxe.

hautes personnalités, des hommes d'affaires, des organisations internationales et des sélections nationales de football. Comment parvenez-vous à vous constituer cette clientèle de luxe?

MT: Notre clientèle est constituée d'hommes d'affaires capables de se déplacer en vols privés. L'aviation privée reste une question de culture et de courage.

KM: Combien de jets avez-vous actuellement dans votre flotte?

MT: Nous avons une large flotte constituée de différents types d'appareils en mode gérance. Nous sommes en train de mettre sur pied une application qui sera téléchargeable en ligne. Cette innovation leurs réservations à partir de leurs





KM: Le bureau de l'aviation civile au Cameroun a construit une école spécialisée de classe mondiale dans le secteur de l'aéronautique, près de l'aéroport international de Yaoundé-Nsimalen. Quelles opportunités de carrière votre entreprise peut-elle offrir aux futurs pilotes?

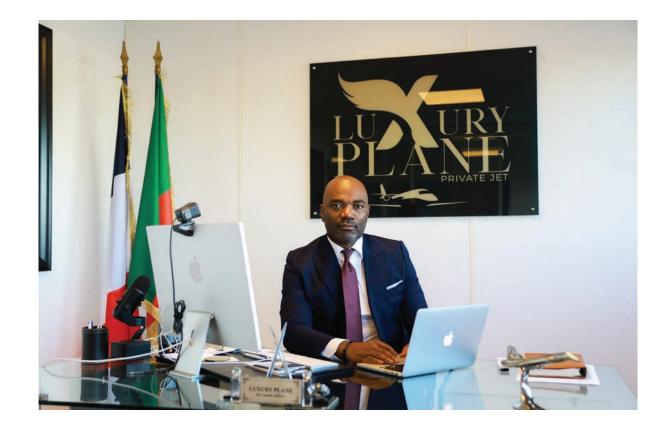
MT: Nous ne pouvons qu'accompagner, recruter et apporter notre expertise en tant qu'entreprise privée.

« Si vous mettez du cœur dans la réalisation de vos projets et que rien ne vous arrête, le succès suivra à coup sûr ». KM: En Afrique centrale, voyager en jet privé n'est pas un moyen de transport répandu. Toutefois, les tendances récentes ont révélé une augmentation de la demande. Qu'est-ce qui pourrait justifier cette évolution?

MT: L'évolution de cette tendance est liée à la crise du Covid-19. C'était le moyen idéal pour tout le monde, (pas qu'au Cameroun), de démontrer sa puissance financière. A titre d'information, nous avons d'ailleurs atteint le pic incroyable de demandes de vols durant cette période de pandémie.

KM: Vous êtes un partenaire des Lions Indomptables. Comment cette collaboration est-elle née et qu'est-ce qui vous a différencié de vos concurrents?

MT: LUXURY PLANE n'est pas seulement en partenariat avec la Fédération camerounaise de football (Fécafoot), mais aussi, avec plusieurs autres fédérations du continent, parmi lesquelles celle du Bénin, du Lesotho, du Congo, du Tchad, etc.



Ces fédérations nous font confiance et sont ravies de la qualité de nos prestations. Je pense que c'est notre professionnalisme qui L'apport engagé à la création de LUXURY a motivé la Fécafoot à nous faire confiance. PLANE était conséquent, mais tout le La concurrence fait généralement ressortir monde peut être entrepreneur. On ne le meilleur des entreprises et offre aux clients le meilleur rapport qualité-prix.

KM: Existe-t-il un marché potentiel au Cameroun pour les compagnies de jets privés? réactivité, ponctualité et discrétion, font

MT: La culture de l'aviation privée est d'origine anglo-saxonne. Donc, avoir plusieurs compagnies privées dans une société qui n'est pas en adéquation avec son esprit, n'est pas nécessaire. Au Nigeria par exemple, l'on enregistre plus de 6000 mouvements par an. Ce qui implique 6000 décollages et 6000 atterrissages. Au Sénégal c'est plus de 1700 mouvements enregistrés par an. Les deux Congo cumulent plus de 2600 mouvements par an. Le Togo qu'on croit « petit » cumule environ KM: À quelle altitude comptez-vous voler d'ici 900 mouvements par an. À propos de notre cher pays, nous ne sommes qu'à 100 mouvements par an.

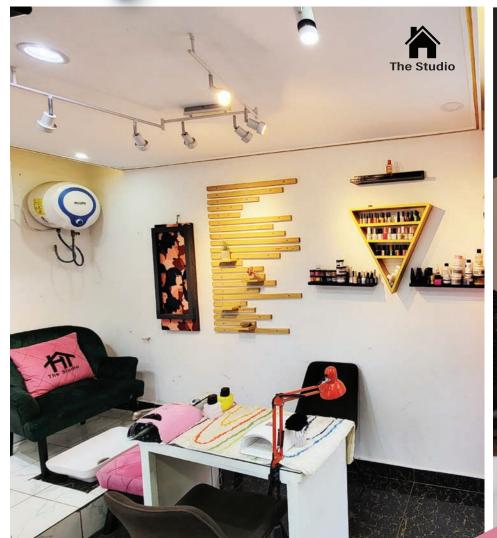
KM: Cette activité impose des engagements financiers énormes et les règles en matière d'aviation civile, sont strictes. Quelles contraintes avez-vous surmonté au

MT: Il est certain que créer ou investir dans une activité relève d'un grand courage. manque pas de temps pour ce qu'on pense être important. Les règles sont vraiment strictes. Nous n'avons pas droit à l'erreur. En quelques mots : sécurité, sûreté, partie des premières règles. Le premier défi était d'accepter de retourner à l'école, à mon âge. Le second était celui d'entrer dans un monde strictement réservé à une élite. Il v a aussi eu la difficulté de trouver un espace commercial. Chose pas facile, étant donné que je voulais côtoyer tous ces géants de l'aviation privée. Mais comme nous le disons souvent, impossible n'est pas Camerounais. L'unité de valeur d'un investisseur c'est un rapport entre la satisfaction et le projet.

MT: Tout d'abord, j'ai l'esprit de compétition. Alors, j'avoue être le combattant de la réussite. Je ne suis en concurrence avec personne d'autre que moimême. Mon but est de battre ma dernière performance. Le prochain challenge est de lancement des activités de LUXURY PLANE ? faire signer plusieurs franchises LUXURY PLANE à travers le monde, via le slogan « LUXURY PLANE, RENDRE VOTRE VOYAGE FACILE ».











La milliardaire camerounaise s'illustre par ses investissements pluriels, dans son pays et à travers le monde.

KM: Lorsqu'on évoque votre nom au Cameroun, il renvoie immédiatement à la propriétaire du Franco Hôtel à Yaoundé. Cet établissement vous colle tellement à la peau que l'on a envie de savoir si vous avez d'autres activités ?

FP: J'opère dans l'immobilier de façon générale. Je n'ai pas qu'un établissement hôtelier. J'ai aussi un hôtel en Angleterre. J'ai investi dans beaucoup d'autres secteurs. Mais aujourd'hui, ma raison de vivre est de procurer du bonheur aux autres, à travers la construction d'immeubles. C'est mon nouveau challenge.

KM: Vous avez évolué dans plusieurs domaines. Comment ces multiples activités ont contribué à façonner la femme d'affaires que vous êtes aujourd'hui?

FP: Pour parvenir au niveau où je suis, j'ai été obligée de faire des efforts, dix fois plus qu'un homme. Malgré toutes ces difficultés et contraintes, je suis restée égale à moi-même. Je n'ai jamais baissé les bras. J'ai pu m'en sortir. Et si je devais étaler toutes les peines rencontrées, cela prendrait des milliers de pages de votre magazine. Il faudrait comprendre et garder à l'esprit que la réussite est fondée sur les difficultés. Au lieu d'échouer, il est pire de n'avoir jamais tenté de réussir.

« Au lieu d'échouer, il est pire de n'avoir jamais tenté de réussir » KM: On en parle très peu, mais nombre de personnes ignorent certainement que vous êtes infirmière brevetée de formation. Diplôme obtenu en 1986 à Bafoussam. Passion personnelle ou simple choix des parents ?

FP: À l'époque, je n'avais pas de modèle, mieux une source d'inspiration comme aujourd'hui. Mes parents m'ont conseillé d'aller faire cette formation d'infirmière. Au terme de ce parcours académique, j'avais l'intime conviction que ce n'était pas mon itinéraire. Par la suite, j'ai été mariée à la chefferie. Mon mari m'a répudié. Ce fût des moments très difficiles de ma vie, puisque j'étais encore très jeune. Quand je vais en mariage, j'ai environ 14 ou 15 ans. Mon époux, lui, était marié à une quarantaine d'épouses avec une dizaine qui avaient sensiblement mon âge. C'était vraiment difficile. Mais, j'étais aussi une petite insoumise. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le Roi m'a renvoyé chez mes parents.

KM: Comment avez-vous vécu cet épisode douloureux?

FP: Cette douleur a forgé ma détermination à réussir. Un jour, j'ai rencontré une dame, pour qui j'avais beaucoup d'admiration, parce que je voyais et appréciais la volonté avec laquelle elle s'occupait de ses parents. La mère de cette dame était certes malade, mais cette dernière réussissait à régler les ordonnances à l'hôpital et ramenait des provisions de Douala pour sa génitrice. Ces actes m'ont vraiment marqué. Du coup, mon rêve était d'être comme cette dame. Je me demandais, comment faire pour y parvenir. J'ai pu me rapprocher d'elle. Elle m'a fait comprendre qu'elle faisait du commerce entre Douala et Cotonou. Elle achetait des pagnes au Benin, qu'elle revendait au Cameroun. Je lui ai fait la proposition de me donner l'opportunité de vendre une partie de ces pagnes à Bafang où j'étais infirmière. Elle m'a demandé si je pouvais m'en sortir, étant donné que j'avais un boulot rémunéré. Je lui ai fait comprendre qu'on travaille en service de quart et je pouvais mettre mon temps libre à profit, en proposant ces pagnes dans les bureaux et autres marchés. Elle a accepté ma proposition et nous avons conclu qu'elle me paierait 500 FCFA par jour. Une fois le contrat conclu, elle me ramena des pagnes que j'ai commencés à écouler. Tout est parti de cette dame. La vente des pagnes a bien marché à tel point que j'ai démissionnée de mon travail d'infirmière.

KM: En ce moment-là, êtes-vous consciente que vous preniez un risque en démissionnant?

FP: Mon rêve était désormais de faire la ligne de Cotonou. J'étais déterminée et résolue à faire des économies en mobilisant la somme de 80.000 FCFA pour prendre la route de Cotonou. Ne possédant aucun

document d'entrée au Bénin, j'ai opté pour un voyage clandestin. Pendant que les gens vont aujourd'hui en Europe de façon clandestine, j'ai décidé d'aller en aventure, mais sur le continent africain. Première escale: le Nigeria. J'ai pu traverser la frontière à pied. À chaque fois, il y avait des personnes de bonne volonté sur mon chemin, toujours promptes à m'aider sans rien demander en retour, comme c'est malheureusement le cas aujourd'hui. À Cotonou, j'ai sympathisé avec d'autres commerçantes, qui m'ont d'abord emmené à Lomé au Togo puis à Ouagadougou au Burkina-Faso, où nous achetions des chaussures pour revendre sur le marché. J'ai pu mobiliser 400.000 F.CFA. Dans la foulée, il me fallait réaliser le même exploit que mon mentor. Je suis donc rentrée au pays avec des provisions pour mes parents et mes enfants, alors que tout le monde me croyait déjà morte. C'était la fête! J'ai ramené des boîtes de sardine, du riz, de la viande et des bouteilles de jus (Grenadine). Ces produits étaient un véritable luxe à l'époque.

KM: De toutes ces péripéties quels sont les moments qui vous ont le plus affecté?

FP: Lorsque le Roi m'a répudié, j'ai mal vécu cette période. Issue d'une famille modeste, je n'avais pas de moyens pour me prendre en charge. Le deuxième moment, c'est lorsque j'ai été injustement emprisonnée à Douala, durant 13 mois. J'étais mal dans ma chair au point où j'ai failli me suicider à maintes reprises. Mais tout cela est désormais derrière moi.

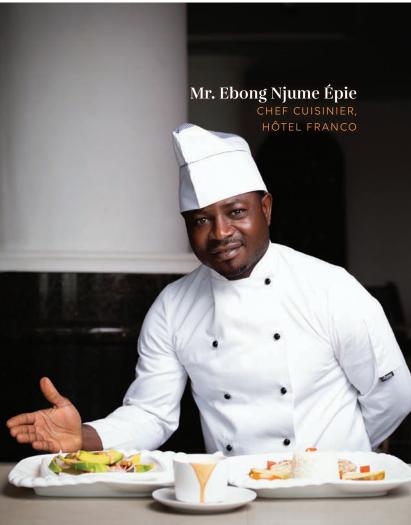
« J'ai été injustement emprisonnée à Douala, durant 13 mois »

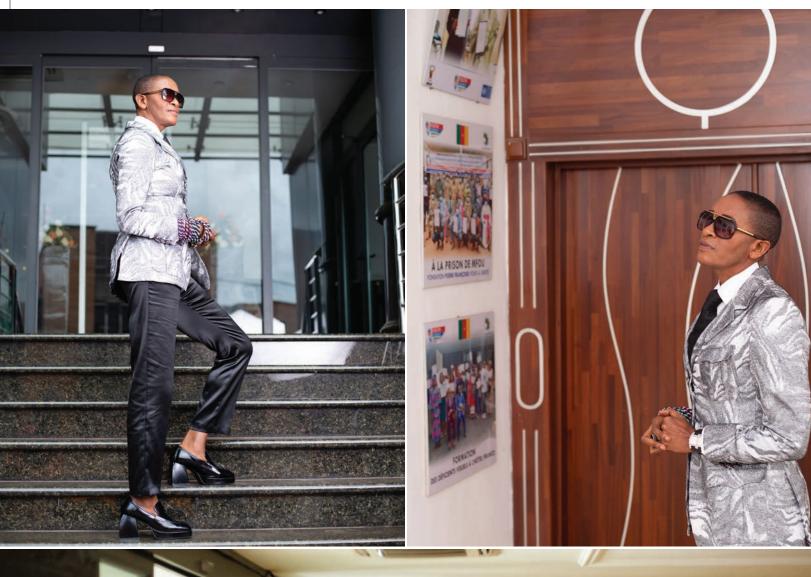
KM: Vous prenez régulièrement en exemple des géants du monde des affaires au Cameroun, notamment, Kadji Defosso, Fotso Victor et Françoise Foning. Quelle a été l'influence de ces personnalités dans votre réussite?

FP: Madame Foning en particulier a été une source d'inspiration et de motivation pour moi. Cette femme m'a énormément inspiré. Je me suis rendue à son domicile de Bépanda à Douala pour m'abreuver à la source de son expérience. Elle m'a reçu tout en promettant de me tenir par la main. J'ai passé la nuit chez elle, puisqu'il se faisait tard après notre conversation. Tôt le matin, je me suis levée et j'ai fait











le ménage. Elle a beaucoup apprécié et depuis ce jour, nous sommes restées mère et fille. Il y a tout à côté de Madame Foning, le Sultan Roi des Bamoun, sa Majesté El Hadj Ibrahim Mbombo Njoya, de regrettée mémoire. Il était un père pour moi, un homme extraordinaire. Je partageais toutes mes peines avec ces deux personnes qui sont malheureusement déjà décédées. Quand je parle d'elles, j'ai des larmes aux yeux et je n'en reviens pas toujours qu'elles soient parties de ce monde.

KM: Devenue milliardaire, vous vous levez toujours aussi

FP: Évidemment! Je saute toujours de mon lit à partir de 5h30 du matin. Je fais une prière, du sport et j'effectue quelques tâches ménagères. Je lave toujours mon sol moi-même. Malgré mes nombreux employés de maison, je le fais toujours avec joie et en m'amusant.

« Je lave toujours mon sol moi-même. Malgré mes nombreux employés de maison »

KM: Parlons à présent de Kadji Defosso...

FP: C'était un dur à cuire. Un homme de principe. Quand j'ai lancé le chantier de construction de l'hôtel Franco en 2004, je suis allée le rencontrer parce que j'avais besoin de soutien. Que son âme repose en paix.

KM: Qu'en est-il de Victor Fotso?

FP: Alors que j'étais un jour dans l'avion avec le patriarche, je lui ai demandé le secret de sa réussite. Il a évoqué l'honnêteté. Monsieur Fotso m'a confié qu'il était endetté certes, mais il s'en est sorti grâce à l'honnêteté. Il a ajouté qu'à chaque fois que tu as un engagement avec une banque ou une personne physique, c'est important et sage d'aller vers le créancier, pour lui expliquer que tu es dans l'incapacité de respecter les échéances de paiement. Mais, lorsque tu prends la fuite, tu deviens malhonnête. Il avait l'habitude de me souffler que la malhonnêteté n'a pas de longues jambes.

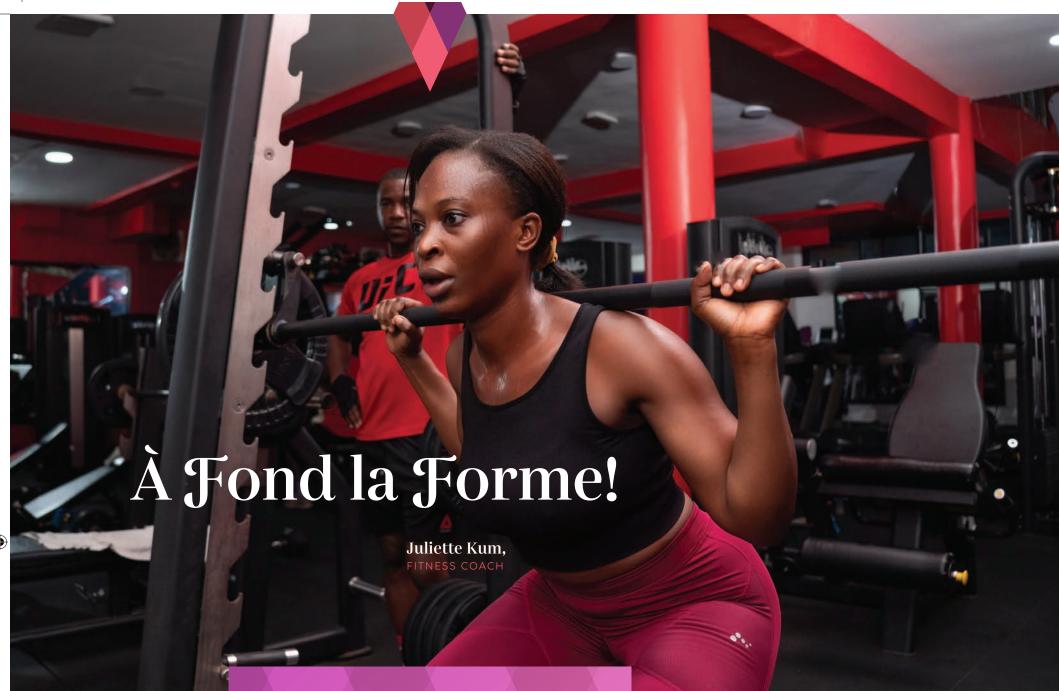
KM: S'il fallait faire une comparaison entre la pratique du business au Cameroun et dans les autres pays, quel serait

FP: Au Cameroun, les affaires évoluent encore lentement. Le pays enregistre un retard dans le domaine de l'accompagnement des entrepreneurs. Il n'y a pas de place pour les hommes d'affaires. Lors des cérémonies officielles au Boulevard du 20 mai à Yaoundé par exemple, vous verrez difficilement une loge réservée aux capitaines d'industries et entrepreneurs. Pourtant, dans les pays comme le Nigeria, on met les entrepreneurs en avant en leur accordant une place de choix. Tout cela fragilise l'entrepreneuriat.

KM: Quel est le chantier qu'il faudrait engager pour restaurer la place de l'opérateur économique au Cameroun?

FP: Il faut reconstruire la place de l'entrepreneur au Cameroun. C'est la raison pour laquelle je m'y investis activement, en multipliant des activités. À travers le projet « Un diplômé un champ », ma fondation Mamy Nyanga Cameroon Women Entrepreneurship Network, j'essaie de faire comprendre à la jeunesse que le moteur de l'économie ce n'est pas la Fonction publique, mais l'initiative privée. Si les fonctionnaires apparaissent comme les plus riches, ils ne pourront pas à eux seuls construire le Cameroun, encore moins créer des emplois et la richesse.









Santé de fer garantie et silhouette de rêve, grâce à la pratique du sport. Tout cela dans un mot : fitness. Elle en a fait son métier, un art de la finesse, pour redonner plus de tonus à la vie.

Six ans déjà qu'elle met tout le monde au travail. Juliette gagne sa vie en leur livrant des secrets d'une longue vie... La vie lui a appris que même du pire, on peut tirer le meilleur. Sa propre expérience a dessiné les premières courbes de sa carrière de coach sportif : « En 2017, j'ai commencé à prendre beaucoup de poids. J'étais en dépression alors, j'ai décidé de me prendre en main pour retrouver ma corpulence d'antan. C'est ainsi que je me suis inscrite dans une salle de sport », se souvient-elle. Les résultats vont vite suivre, la jeune dame a décidé d'aller au-delà de ses performances et souhaite inspirer d'autres : « À partir de ce moment, j'ai commencé à travailler avec d'autres femmes qui avaient vu les résultats sur mon corps aujourd'hui c'est mon métier et j'en suis fière». Une quarantaine de femmes a retrouvé la forme. Tout comme des hommes qu'elle a entraînés.

Mais rien n'était gagné à l'avance. Au départ, certains hommes refusaient qu'elle soit leur coach fitness. « Ils n'arrivaient pas à accepter qu'une femme leur apprenne à faire du sport pour une remise en forme », indique Juliette Kum. Mais avec le temps, les perceptions ont changé. Je travaille de plus en plus avec des hommes même si la gente féminine, reste majoritaire », précise-

Désormais à son propre compte, elle donne des cours à domicile et en ligne. « C'est une activité à plein temps qui rapporte. Je prends du plaisir à aider des gens qui souhaitent perdre du poids ou simplement se relaxer». Elle rêve grand : ouvrir sa propre salle de sport, pour fermer la porte aux malaises du surpoids. Parce qu'avec l'obésité, on risque gros...



The Oyebog Tennis Academy (OTA) is doing amazing things. It has 16 tennis courts, a boys and girls dormitory, and multiple sports sections. The program is the biggest in Central Africa and one of the biggest in the continent. The program has been home to over 20,000 kids since its inception. It has assisted over 25 kids from homes with less than 3000 dollars annual income to obtain scholarships into universities with tuitions over 100,000 dollars. Other kids have obtained tennis scholarships to go further their education. OTA is not just about playing tennis, it is about enriching lives and making dreams a reality.



KM: What plans do you have in place for the sustainability of OTA?

JO: We need considerable resources to sustain the academy. We need 20 million dollars to get the academy completed. Our board of directors in the USA is working hard to solicit funding through programs that support causes like the academy. Yannick Noah has brought in Le Coq Sportif that is now drafting a professional contract with OTA with the vision of helping the children become part of a professional structure. We are open to assistance from state and local partnerships. We hope to someday benefit from government funding to continue supporting these kids achieve their dreams.

KM: How has hosting international tournaments been beneficial in branding OTA?

JO: It has been an amazing. CNN covered a story on OTA and our event. We had players from over 100 countries register and 17 countries participated. The coverage gave the program great international exposure. We are upgrading our facility so the next tournament is more hospitable and comfortable. We are also building courts that can host tournaments on the ATP and WTA levels.

KM: How can the kids in OTA who have world rankings be successful at the senior level?

JO: There are many kids but let's talk about Atang Stadfany and Nkwain Clifford. Clifford had his first ATP points in November of 2019. He trained hard and we sent him to a tournament in Tunisia. He lost both his matches. However, it takes 20 to 30 more of such opportunities to get him ready to compete at such high levels. As a program we do not have those kind of resources to invest at such a risk level. Stadfany went as high as 300th in the world junior rankings. She has gained the interest of schools in the USA. Her route will be to go through college. She can integrate through college tennis, earn a degree, and still pursue a professional career after she graduates. She has a complete game and in the right environment can achieve great things. Cameroon has over 20 kids with world ranking in the juniors. We are investing to have a few of them achieve senior world ranking in a few

KM: In your opinion which obstacles prevent local tennis players from excelling?

JO: Vision, parental involvement and financial resources. Most African parents do not have the vision to get a player ready to compete at the internationally level. In the West, kids start as early as 1 year old,









while back home we start by age 10. When the average African kid is exposed to tennis, kids their same age in the West have over 10,000 hours of playing time. We did campaigns to recruit children ages 2 to 5 into our program. Some parents were very superstitious and skeptical and asked "is this about tennis or something else?" Parental awareness is needed to expose kids to tennis early.

Secondly, tennis is a sport that needs parental involvement. Most kids from Africa come from large families and both parents have to work to make ends meet. Most kids abroad come from a family of one or two kids, their parents can be more involved with their

Finally, money and resources. If we had more ITF to take better care of them.

KM: How can the Cameroon Tennis Federation be more efficient to benefit players?

JO: The tennis federation has always had very good leaders. However, we need proper management with the orientation to lead the federation to professionalism. I had this discussion with Yannick Noah who thinks it is very difficult to have a professional structure in Cameroon, but I think the exact opposite. When he visited Souza and saw the structure in our program, he became convinced and took me more seriously. I hope that he can orientate his success to get younger children to believe. There is a specific route which is the universal standard to achieve efficiency. Kids need to compete in tournaments 6 and under, 8 and under, 10 and under, 12 and under, then graduate into ITF juniors. Next is the low grade of ATP and WTA tournaments with 15 thousand dollars of prize money. This gives our players a chance of graduating into the ATP and WTA with a few points.

"Tennis in Cameroon is gradually transitioning from an amateur structure into an orientation of a professional structure with the nature of ITF events we are hosting. This makes it hopeful for the future of tennis".

KM: How can tennis become a viable financial source for the top tier players in Cameroon?

JO: If the right kind of tournaments come to the country with the right prize money, it can change the lives of players. Unfortunately, we have had very good players like Nkwenti Blaise and Teboh Etienne stuck in an amateur system which does not compensate. These players could easily be making up to 100 thousand dollars a year just sparring. Top tier players have to be open in orientating their talents abroad and hopefully reinvest back home.

KM: Did you push your kids to pick up tennis or did they naturally fall in love with the sport?

events, better infrastructure, and more resources, some JO: Push them, I am not sure; but I don't think they had of our better athletes would excel and we would be able a choice. When we opened the Bonaberi Tennis Wall, it happened to be next to my home. When my kids were born, the first sounds they heard were that of tennis balls hitting the wall and when they could see the first things they saw were tennis ball going left and right. They were naturally induced into the OTA program. As any parent would, I designed it such that tennis would be part of their lives at the early stages so we could share something in common. This was my wish. However, as they grow older they can choose their own path. But for now, I thank God for the blessing that my children and I have tennis to

> "Pete Sampras was my idol growing up. We are the same age and share the same birthday. You also had John McEnroe, Ivan Lendl and of course Yannick Noah".

KM: Have you thought of expanding OTA to other African countries?

JO: Absolutely. We have had interest from Zaire, Equatorial Guinea and Nigeria. We are working on building a blue print of our successes so they can be replicated in other third world countries as a means to help get kids out of poverty.

KM: What message would you like to pass on to the younger generation of players.

JO: To believe in their dreams. Work hard and someone in the system will notice their hard work and give them a chance. If the opportunity is abroad, fair enough, go and get it if the chance presents itself. However, trust your country and look for opportunities around you. Do not let anyone change your orientation of thinking by telling you it is impossible to succeed at home.



Le franco-camerounais, champion du monde de boxe WBO et WBA, souhaite remporter la ceinture de champion de France et d'Europe, pour la fin de sa carrière. Des titres qui manquent encore, à son riche palmarès. Pour y arriver, le Phoenix boxe très dur.

La poigne de ses coups de poing vient du cœur...C'est un dur à cuir. Hassan a quitté le Cameroun avec 500 euros en poche, et des rêves plein la tête : « Sur les conseils de ma famille, j'ai dû partir en France, un pays qui pouvait m'offrir tous les outils nécessaires, afin de travailler dans un cadre approprié et ainsi réaliser mon rêve de champion ».

À partir de 2004, le champion d'Afrique 2003 de boxe amateur a traversé des moments difficiles : « Après ce moment de calvaire et de peine que je préfère vite oublier, j'ai pris part en 2008, au grand tournoi de boxe poids moyen, en France. La compétition regroupait les 32 meilleurs boxeurs d'Europe. Je termine champion. Dans le cadre d'une interview, sur la chaine de télévision Canal +, j'annonce que je serai champion du monde. À ce moment-là, personne ne me croit et on me trouve même prétentieux », se souvient-il.

Fils du département du Noun à l'Ouest Cameroun. une terre de guerriers, il fait valoir la force de ses racines et relève son défi en 2010 en battant, par K.O, l'argentin Omar Gabriel. Il remporte le titre de Champion du monde World Boxing Association, l'une des plus grandes fédérations internationales de boxe anglaise professionnelle. L'exploit est réédité en 2012, lorsqu'Hassan devient champion du monde World Boxing Organisation, face au féroce Ukrainien Max Bursak.

Ce jeune a commencé la boxe à l'âge de six ans à New bell (Douala au Cameroun), dans le cocon familial, aux côtés de ses frères et de son père, lui-même boxeur. « J'ai pu capter ce que faisait mon père, en tapant chaque matin dans un sac bourré de sable et dont le bruit nous réveillait. Un jour, il a constaté que j'étais déjà très habile malgré mon jeune âge. Il a commencé à m'encourager et c'est de là qu'est née ma passion pour la boxe. Mon père m'a donné la vie et les armes pour combattre », raconte Hassan Ndam Njikam. Il a combattu avec énergie ses doutes, et battu le record de Mike Tyson (38 secondes) en 2016, en remportant par KO un combat qui a duré 21 secondes. « Pour y arriver, j'ai passé huit semaines d'entrainement à Miami aux Etats-Unis. Je ne sais pas si je pourrais encore battre, mon propre record », avoue-t-il.

Le séjour américain, va très vite s'achever pour le champion, qui revient en France. À partir de 2018, il boxe en free-lance.

« Hassan Ndam Njikam, a battu le record de Mike Tyson (38 secondes) en 2016, en remportant par K.O, un combat qui a duré 21 secondes »





LE ROUND FRANCE - CAMEROUN

Hassan Ndam Njikam ne s'en cache pas : « Mon cœur bat toujours plus fort pour mon pays d'origine. Je dis merci à la France pour l'accueil, le cadre infrastructurel offert afin de me permettre d'aller si loin. Mais, Je reste camerounais de sang et j'y tiens malgré tout ce que cela peut me coûter. Selon eux, je ne suis pas français, à cause de mes positions. Pourtant, j'ai bel et bien acquis la nationalité française », se défend-t-il.

MES FUTURS COMBATS...

Ce boxeur a remporté de prestigieux titres et rencontré les plus grands de la boxe. Hassan compte mettre son expérience au service du développement de la boxe camerounaise. « Le camp de l'Unité, QG des boxeurs à Yaoundé est en ruine. Il faut restructurer ce sport et lui redonner toutes ses lettres de noblesse. Hier, le Cameroun ramenait de nombreux titres au plan continental, aujourd'hui ce n'est plus le cas », regrette-t-il.

Hassan Ndam Njikam voudrait que le statut du boxeur camerounais change. Le vice-Président du Syndicat des boxeurs professionnels de France, souhaite des infrastructures modernes et une rémunération conséquente pour ceux qui se lancent dans cette

discipline sportive. Il projette de nouer des partenariats avec la France, afin de permettre aux boxeurs camerounais d'avoir la possibilité d'y aller pour des stages de perfectionnement et autres préparations de compétitions. «Aux Jeux olympiques de Rio et d'Athènes je n'ai pas eu de primes. Le président de la fédération ne s'est jamais pointé au Brésil. Nous avons été retenus pour non-paiement de nos factures, alors que j'étais là avec mon coach personnel, pour représenter les couleurs du pays. Nous ne voulons plus que nos jeunes vivent ce genre de situation », martèle-

Sa fondation a vu le jour et fonctionne déjà à Douala. Des pôles vont être installés à Yaoundé et à Foumban. « C'est un projet auquel tenait feu le Sultan Roi des Bamoun, sa Majesté El Hadj Ibrahim Mbombo Njoya. L'aventure va se poursuivre avec son successeur, afin de donner une chance aux jeunes camerounais »

La fureur du poing d'El Fenomeno (son surnom), va bientôt s'exprimer dans les rings. « J'ai toujours faim de compétitions. Je compte participer et remporter un titre de champion de France et d'Europe, pour clôturer ma carrière. Je fais parfois sept heures d'entrainement par jour. Je suis un phœnix, je renais toujours de mes cendres ».



Du Style de Fil en Aiguille

KM: Qu'est-ce qui vous a motivé à coudre votre carrière de styliste?

FN: Eloli was created in 2012 by me and my 2 sisters Sume and Dibo. We shared a common goal of building a brand that depicts the richness and complexity of our culture. I enjoyed other hobbies but fashion design caught my interest and allowed me the flexibility to explore my creativity. It became apparent, I wanted to make a career out of fashion.

KM: La plupart des designers du monde recherchent des models uniques, pouvez-vous nous décrire le vôtre?

FN: Our designs are fresh, modern and relevant to our Cameroonian heritage with aspects of global inspiration. We use a mix of materials considered avant-garde, infused with traditional influences in a unique manner that makes our

KM: La mode est dynamique, mais quelle influence les réseaux sociaux ont-ils sur les créations actuelles ?

FN: Before the advent of social media, trends existed. I consider social media more of a tool for designers. It allows young designers to be easily discovered. However, aspiring designers must be conscious that having a social media platform and knowing how to sew does not make you a designer. A designer should have marketable ideas, a uniqueness in their designs, the ability to conceptualize based on an inspiration and an understanding of business. Designers must have integrity. Copying another designer's work is unethical and a taboo in the fashion industry.

KM: Le Cameroun a plusieurs tissus à offrir. Mais dans le rayon de l'industrie de la mode, il n'est pas assez visible. Que faudrait-il pour que la mode camerounaise habille le continent africain et le reste monde?

FN: People have a unique power in social movements; one in which purposeful citizens have the determination and courage to stand up, speak out and seek change in issues that matter to them and their loved ones. The fashion industry is worth billions worldwide and should not be a neglected sector in Cameroon. Designers should have a collective voice and a duty to shed light on the value of the fashion industry.

KM: Parlez-nous de votre schéma créatif et vos sources d'inspiration.

FN: Our inspiration comes from everyday life, observing what happens around world, observing people we meet on the streets, restaurants or clubs. A book, a film, a song ... everything! We have to ask ourselves if our ideas are in line with the rest of the world. It is not necessary to be too avant-garde, because you risk not being understood. You need to be ahead in the game just enough so that you can have what people want in shops when they want it.

KM: Vous avez collaboré ces dernières années avec plusieurs stylistes et même des personnalités publiques, racontez-nous ces expériences.

FN: I have years of experience working with many actors in the national and international entertainment industry (music and film). We understand the importance of visibility and collaboration in this industry. Artists or actors will reach out to us when



in need of original and edgy African fashion, for a music video, film, public appearance or personal use. Sometimes we reach out to artists who inspire us. The objective of these collaborations is to elevate the individual to a level of African elegance deserving of their person. Artists often represent the culture of a people. As an African brand, I ensure effective collaboration to create designs our clients can identify with and enjoy.

KM: Comment dessinez-vous vos cinq prochaines années dans le stylisme?

FN: A considerable percentage of our clients are in the diaspora. We intend on increasing the promotion of our men and women's collection internationally. We plan on relaunching our accessory line. Eloli started off as an accessory brand. In 2014, our bags caught the interest of Vogue, and in 2015, won the award for Accessory Designer of the Year at the African Fashion Awards. In the next few years we should have new and exciting pieces for you.





KM: Describe the growth of Silicon Mountain, Buea, Cameroon, over the last two decades.

CM: Despite the Northwest / Southwest crisis, Silicon Mountain is booming with a promising trajectory. There is increased technology awareness that did not exist two decades ago. Entrepreneurship is part of the culture in Silicon Mountain. Some companies that averaged 6.5 million FCFA per annum are now making over 50 million FCFA a year. Overall, Growth has been outstanding.

KM: You own three platforms; "www.afrovisiongroup", "www.njorku.com", and "www.buyam.co". How are you able to manage these platforms successfully?

CM: My role within my companies has evolved. I am the Chief Technology Officer and a mentor. I focus on design, development, implementation deployment, maintenance, and management. I make sure we have the expertise to complete projects profitably. Our success is due to a good support system, an excellent technical team, and good business partners.

KM: Over 80 percent of jobs in world in the next 15 years shall be in the tech sector, yet there is a technology gap between Cameroon and other African countries and a wider gap against the developed countries. How do we close this tech gap?

CM: Digitizing the public sector and creating awareness. Cameroon is heavily invested in the public sector; ministries, education, hospitals, communication, transportation system etc. If you digitize the public sector, the population automatically adapts. The passport system went digital and citizens adapted. State and private media should create awareness about advancements in technology. These measures if implemented effectively can close the digital gap.

KM: The internet shutdown in Northwest and Southwest Region during the crisis was impactful to the tech sector. How did your business stay operational?

CM: Part of our team remained in Buea and some relocated to Douala and Yaounde. Two-months of hotel, internet and temporary office space cost the company an extra 10 million francs CFA. We lost investors due to the perceived risks of the crisis. Njorku they are building? had signed a \$210,000 contract with our Canadian and French investors that got cancelled. Afrovision had a 14 million francs CFA contract of which 8 million Francs CFA had been funded. The investor backout and we lost the remaining 6 million Francs CFA investment. That's the past, we are now focused on the future as things are back to normal.

KM: How can the Cameroonian educational system adapt to the realities of the tech ecosystem?

MUST be developed by Cameroonians. If multinationals need a Customer Relationship Management (CRM) to service their customers, part of the system should be built using local tech companies. There are cases where software built by foreign companies is not adaptable for local consumption because local stakeholders were not involved in decision making. As a result, the software is abandoned after implementation. If a software costs a billion francs CFA to develop, imagine the multiplier effect on the economy of 40% revenue to local companies.

KM: Njorku has been named "Africa's fastest growing start-up" and ranked in the top 20 tech startups in Africa. How did this international visibility benefit your company?

CM: When you get mentioned in Forbes, it is easier to gain access to investors, raise funds and also attract the best talent pool of workers. International recognition gave credibility to my company.

KM: Which forums are there for technology companies to network and showcase new developments or platforms

CM: There is the Silicon Mountain Conference, a threeday community-based event. Over 1000 people visit Buea, where they get to see amazing developments by young entrepreneurs. Across the country there is Hackaton and Tech challenges that brings companies together. Zuo Bruno won 10 million FCFA in the Ministry of Research and Innovation (MINRESI) challenge and Nervis Nzometiah also won 10 million FCFA in the Ministry of Post and Telecommunication

"Taking risk is part of doing business so when faced with a problem, I am focused on looking for solutions".

CM: Coding and computer science is part of the curriculum in government secondary schools, albeit optional. The government should invest in computer labs, provide smart devices and give access to young students so they can obtain practical experience.

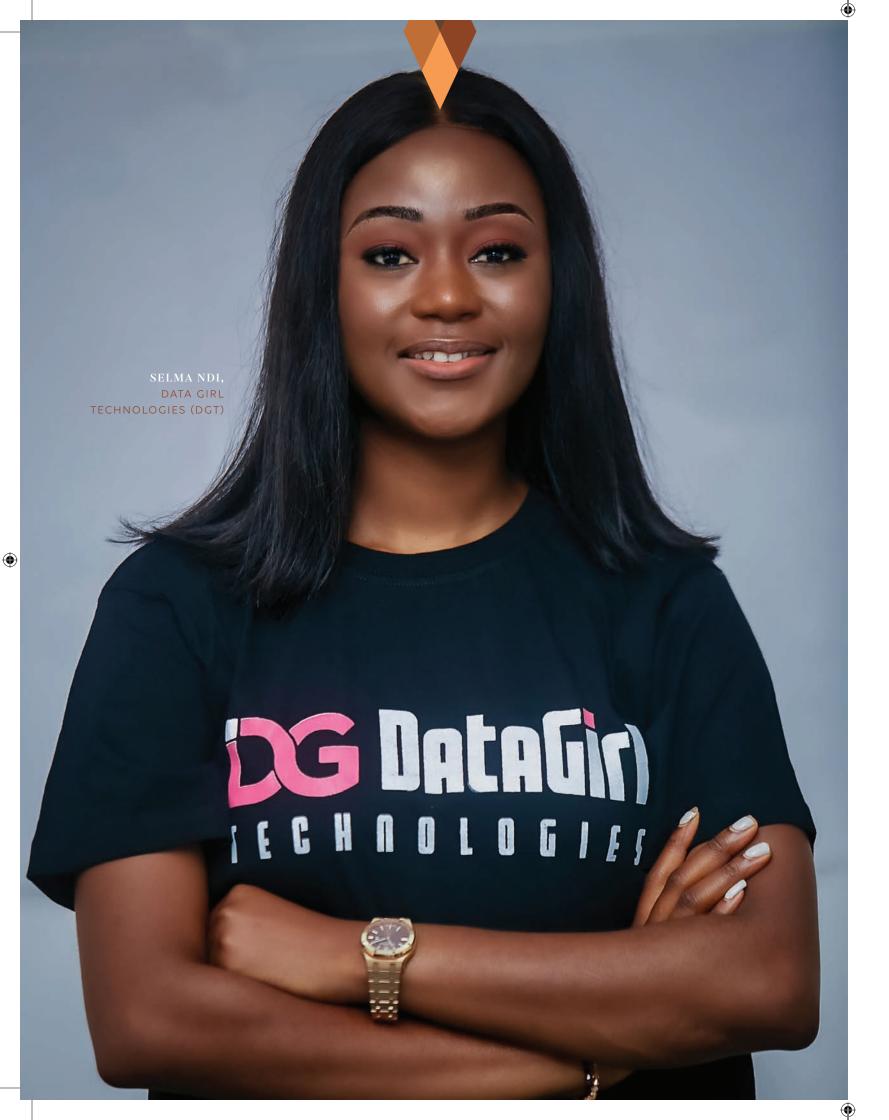
KM: What immediate impact can bring visibility to projects and software platforms developed locally?

CM: The government should implement a policy whereby 40% of the software used in the public sector, (MINPOST) innovative challenge; both from Silicon Mountain.

KM: What message do you have for young boys and girls thinking of making a career in the tech field?

CM: I will tell them to believe in themselves, be passionate about tech, avoid shortcuts, be patient, and learn the craft very well, it will pay-off. It is hard work but the rewards are enormous if they do it right.





A Vision Unchanged, Only Enhanced

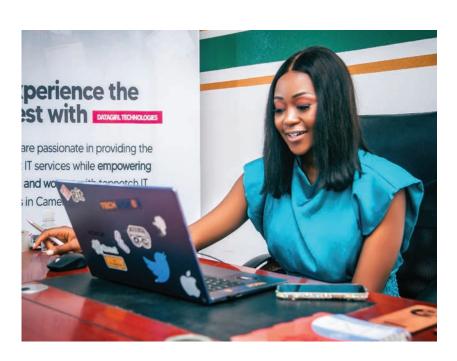
With an accounting degree and an MBA,
Selma Ndi quit a lucrative career in accounting to follow her
passion in coding. Her journey has taken her from Cameroon
to United States of America to learn from the best minds in
Silicon Valley, California. She is passionate in empowering
women in technology. This passion has led her to train over
3000 women. She now offers pre-financing options for women
to take the program without the pressure of paying. Payment
is due only after completion and they get a job. Her hiring
platform showcases female developers all over Africa.

KM: What skills are learned by the women who participate in your program?

DGT: We offer 3-month Full-Stack Web development bootcamp. We teach basics of coding, front-end, back-end, and version control. Students develop and present projects then commit their code to Github. The program ends with a graduation ceremony.

KM: Your program started in Northwest and you moved to Southwest, Why?

DGT: It was difficult to operate in Bamenda due to instances of two or more weeks of lockdown making learning a challenge. Students who missed classes felt discouraged and dropped out of the program. Productivity was low and we were unable to run bootcamps. Consequently, we moved the program to Limbe and Buea where we have been operating in fairly stable conditions.



KM: You represented Cameroon in Tech Women Mentorship Program in Silicon Valley CA, USA. Share with us your experience and how it shaped your professional goals?

DGT: I networked and learned how big corporations make decisions, startup big projects, and rollout versions of their software. I met the CEO of Twitter, visited the Meta (Facebook) and Google offices, and listened to renowned tech stakeholders KM: How can these stereotypes be changed to

The program is aimed at empowering women in the technology sector and bringing diversity into the workforce. DGT is a microcosm of Twitter. We are fostering the next generation of workforce talents. JavaScript Coding is the same in US, Asia or Africa. It is a matter of skills not location. This experience made me revise our business model; we now train women to work with teams, version control, and build KM: What measures can be taken to fast track projects remotely.

KM: Why were you selected to participate in this "Tech Women" initiative?

DGT: This annual initiative by the US State Department assembles top women in technology from Africa, Middle East, and Asia to learn from the best minds in technology. These women take back what they have learned and implement in their local communities. I was selected as a result of my track record with DGT in the tech space and our ability to have empowered over 3000 women in the tech ecosystem.

KM: As a woman in a profession dominated by men how are you perceived by your male colleagues?

DGT: My biggest challenge is the lack of respect. Some male colleagues believe

women do not have a role in technology, thereby make decisions without considering a woman's perspective. They feel empowering women in technology is a waste of time. Their tone is belittling and condescending. However, I do not let such voices drown my confidence. When I am in a forum, I make sure I am heard, and provide valuable input. I no longer feel intimidated.

let in female professionals in making decisions?

DGT: There are awareness programs empowering women to break the glass ceiling. There needs to be awareness programs for men to understand there are intelligent women in technology who can add significant value if given a chance to contribute.

Cameroon to become a leader in the African Tech space?

DGT: Efficient and impactful policy implementation is important. Tech communities and associations need to collaborate and work towards a greater goal. We need continuous awareness, through national conferences to showcase our expertise. In the past, the government gave laptops to students and recently free modems to start-ups with annual subscription. More can be done locally by governors and mayors to generate awareness in the tech sector.

KM: As a woman in technology, what keeps you

DGT: I would like women to be at the forefront of technology. The narrative needs to change. In the USA, only 8% of women

are software developers and far less in fields such as Artificial Intelligence (AI). I would like to see every woman who wants to pursue a career in technology have all the resources needed to achieve their goals.

KM: Who are the people who have inspired you *in technology?*

DGT: Madame Horore Bebga, and Madame Sophie Ngassa mentored and counseled me at the onset of my career and recently, Madame Rebecca Enonchong. My sister has consistently encouraged me to pursue my dreams. These support systems have driven me to become the person I am.

KM: What can we expect from DGT in the next

DGT: We plan to become a full academy offering Coding, Artificial Intelligence, Cybersecurity, Machine Learning, Blockchain, and Robotics courses. We want our students to be competitive globally.



"When I get compliments on projects or applications, I save them and later use them to light up the fire in me when I come across negative voices. That's how I stay focused, motivated and successful".







KM: Describe the Kibonen brand and the inspiration behind your creations.

KN: My brand is a fusion of African aesthetic with modern styles and trends to suit the lifestyle of a Global Citizen. My inspiration comes from "Toghu" – a colorful intricate embroidery done in various symbols with wool on the garments of the royalty from the Northwest Region Cameroon. Japanese influences are alive in my design fusion as well. The purpose of my brand is to harness our cultural heritage and bring it to a place where it transforms mindsets, build confidence, integrity, create jobs, and develop the fashion value chain in my community.

KM: How did you get selected for New York Fashion Week (NYFW) 2022?

KN: I did NYFW when I was a student in fashion school. The circumstances were competitive but my brand stood out, so the myth had been broken. It was a great honor to be selected as a Designer in Residence by Berkeley College to participate in NYFW 2022. It was a tribute to celebrating the influence of African fashion in American lifestyle. This innovative and educative program was very beneficial.

KM: What would it take to create a "REAL" Cameroon Fashion Week?

KN: It takes a lot to put on an effective fashion week that will yield results needed to advance the industry. Fashion is an expensive and intricate industry and must be treated as a business. I see loads fashion shows in Cameroon done for entertainment purposes not industry driven; this devalues the designers. If designers and fashion experts work together, with the proper support, resources and infrastructure, we can create a successful Cameroon Fashion Week.

KM: You started as KiRette Couture, how come this brand no longer exists?

KN: KiRette Couture was a baby brand contracted by the Ministry of Culture to produce garments for the 2010 world cup delegation going to South Africa. We delivered products but never got paid. This led to financial problems making it difficult to continue a brand still in its infancy.

KM: How do we transform Cameroon's rich culture to be synonymous with African fashion?

KN: We need innovative designers and educated consumers. Cameroonians need to consume products of its designers, and it starts with loving ourselves and having confidence in ours. For a while, Cameroonians leaned on Nigerian culture, but it is gradually changing. We need to be more intentional in our decisions to support this industry. I believe we are getting there.

"Toghu" has come to stay.

KM: The "Toghu" Design is popular worldwide. How can it be sustained so it does not become a fad?

KN: When I started using "Toghu" in 2009, I was deliberate in making it mainstream and international. When celebrities started wearing the designs, it became eminent that this was not fad. We have not explored a quarter of the designs that can come from it. We have a long way to go.

KM: How can the government assist in the development of KM: What is your biggest achievement as a fashion fashion industry?

KN: The government needs to embark on real intentional initiatives that can create sustainable development. There is a lot of ignorance in this field as it is stereotyped as a profession for the uneducated. I will advise they invest resources and get industry experts to help with its development.

KM: How is your tailoring formation school managed in your absence?

KN: Cameroon Clothing Company produces apparel, uniforms, and garments for the Kibonen Brand and other designers. Our train-to-hire program trains skilled and unskilled employees and equips them with skills to use in the business of fashion. I am neither a trainer nor seamstress, so everyone carries out their duties effectively and I oversee everything.

KM: Despite the industry challenges, you decided to invest in Cameroon. Why?

KN: Coming to Cameroon was an assignment from God and I take it as a personal experience to fulfil that purpose. My focus is to shed light on this obscure industry, build confidence, and create opportunities for Cameroonians.



designer?

KN: Dressing Lupita Nyong'o. She chooses from over 2000 designer outfits. Picking two outfits from my selection over renowned designers like Chanel and Fendi was a great achievement.



KM: What is your message to young Cameroonian

KN: They should do their research, develop their brand, be able to articulate and explain their uniqueness, find a mentor and an investor who believes in their brand. They should not belong to the pool of half baked "designers".

KM: What are you goals in the next 5 years?

KN: I intend for the Kibonen brand to be in department stores around the world.







Yaoundé. Bastos, l'un des quartiers huppés de la capitale. Une architecture vitrée au bois polissé, s'impose en plein carrefour, ses vitrines miroitent des charmes. De l'extérieur, l'on aperçoit à travers une baie vitrée des pâtisseries, gâteaux, baguettes de pain et autres fondants. « Nous mettons un accent, sur la propreté des lieux. Nos produits, sont minutieusement préparés et notre pâtisserie tient compte des standards internationaux en la matière avec à chaque fois, une touche Made In Cameroon. C'est la rencontre entre deux cultures culinaires. Celle de la France et celle Cameroun », indique Henry Fokwen Rocher, Directeur général du Moulin de France.

Dans son décor intérieur, des œuvres d'art de fabrication locale exposent le luxe des bois des forêts du sud Cameroun. Des couverts colorés, un parfum qui mêle à la fois tradition et modernité se dégage des pièces. « Notre concept étant traditionnel, nous avons voulu rester dans un décor rustique, afin de ne pas nous détourner de notre essence », ajoute Henry Fokwen. Cette approche de boulangerie-pâtisserie, se démarque des autres par la singularité de ses saveurs et de l'originalité de son décor.

Une vue imprenable sur le quartier chic de Bastos. À partir du balcon du Moulin de France, les portes de la ville de Yaoundé en pleine transformation s'ouvrent. Des immeubles qui tutoient le ciel, des activités et loisirs lucratifs fleurissent à chaque coin de rue. C'est un monde en mutation.

« Le choix de cet endroit, a été bien pensé. Plusieurs études ont été menées afin d'aboutir à cette option. Le positionnement d'un établissement est primordial. La recherche de l'excellence devrait passer par cet aspect. Il faut de la visibilité et de l'éclat, éléments indispensables pour l'attraction », Le boss (Fokwen Rocher) comme l'appelle ses employés, résume ainsi, l'idée de Gaël Tioko Tsotezo, l'architecte du projet.

« Notre concept étant traditionnel, nous avons voulu rester dans un décor rustique, afin de ne pas nous détourner de notre essence »









AU FOUR ET AU MOULIN

Fabriqué au levain naturel, le pain est l'un des produits phares du Moulin de France. Il se démarque des boulangeries concurrentes, par sa croûte et sa mie. « L'on y trouve, du pain rustique nature, complet aux arômates (olives, raisins, fruits secs, noix...). La façon dont notre business se déploie, nous impose de faire des baguettes de qualité », indique le patron des lieux.

PAVILLON RESTAU...

Une odeur s'échappe de la cuisine du restaurant qui accueille ses premiers clients. Des commandes servies à chaud, dans de grands plats cassables d'où émanent un effluve, qui accompagne les pas de la serveuse. Les commandes sont réalisées sur place par des cuisiniers formés au Cameroun et à l'étranger. Les mets du pays et de l'hexagone, attirent beaucoup de fins gourmets.

Autre lieu pour les mêmes délices. Le Moulin de France du Boulevard du 20 mai, offrent un plus : des espaces aménagés pour des rendez-vous d'affaires, pauses, dîners et déjeuners. Salades, fruits pressés à consommer sur place ou à emporter.

« Les consommateurs accueillent très bien, les jus de fruits naturels. Ils appellent d'ailleurs ce rayon, la pharmacie. En effet, ils connaissent les bienfaits des combinaisons de fruits pour leur santé ».

Du thé chaud aux gingembres et au citron. Du miel d'Oku ou des ruches de la région de l'Adamaoua au menu. La tasse fait courir les inconditionnels du thé. Côté fondants, tartes, crêpes, crèmes glacées et glaces composées font le bonheur des adultes et des enfants.

Un confort intérieur et un service chaleureux, des hommes et femmes accueillants, c'est la marque de fabrique de ce lieu aux mille attractions.

Des sièges impeccablement disposés, le mariage de couleurs et le soin mis à l'esthétique donnent des envies d'évasions, de tranquillité et d'éternité. La touche des artisans camerounais y est bien visible. Le lieu respire un vent de pluralité culturelle. Le Cameroun se raconte au monde, à travers des tableaux qui présentent des icônes du terroir et bien d'autres vedettes d'ailleurs. Une gastronomie culturelle, pour valoriser le Made In Cameroon agricole. Ses délices et bénéfices...







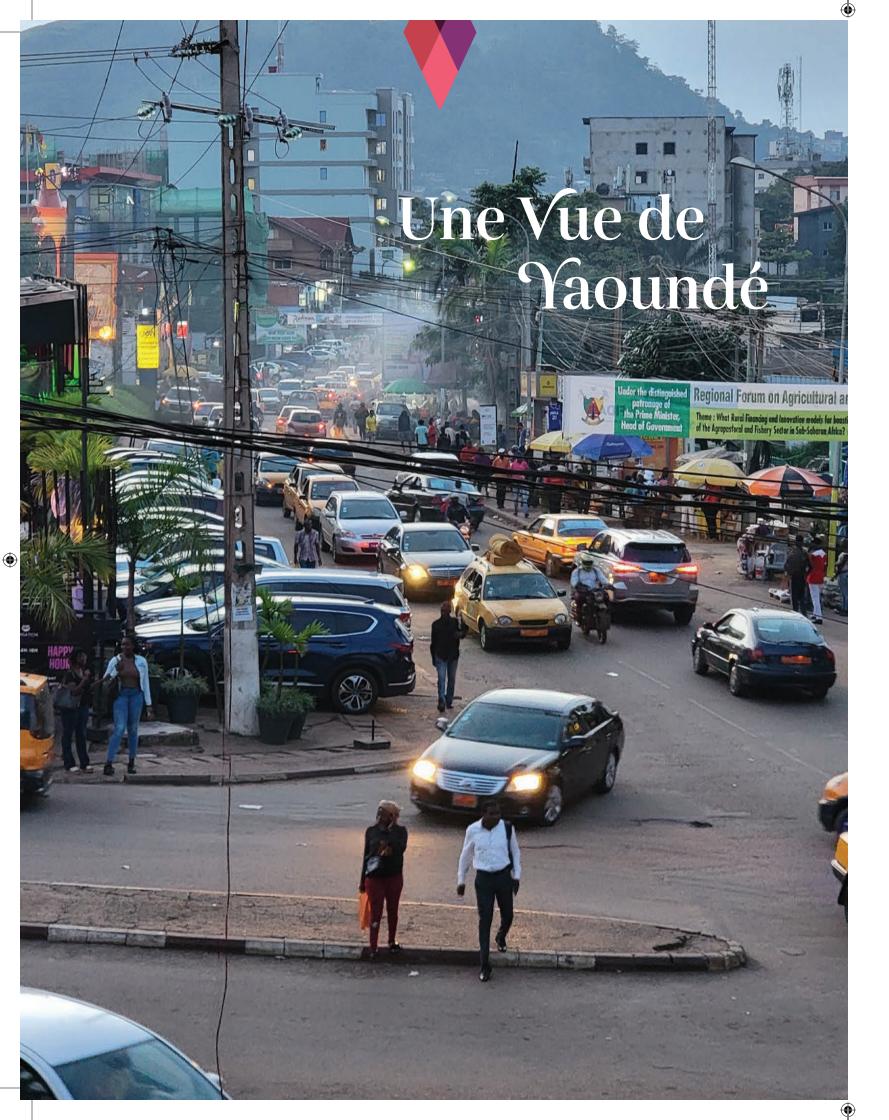
GAINS AGRICOLES

Les produits transformés dans ces espaces modernes, sortent tout droit des grands bassins de production agricole du pays. Nous avons à l'Ouest Cameroun, les localités de Foumbot, Kouoptamo (réputées pour leurs vivres frais) Dschang, Mbouda et dans le Centre nous avons, les départements de la Lékié, du Mbam-et-Inoubou, Mbam-et-Kim et la localité d'Awaé (pour l'abondante production d'ananas), les plantations de Penja dans la région du Littoral. « Tous nos fruits proviennent exclusivement des plantations camerounaises. Lorsqu'un des fruits vient à manquer, nous nous approvisionnons sur le marché local. Nous avons des spécialistes d'achats qui connaissent sélectionner les produits de bonne qualité ».

Les exploitants agricoles et les organisations paysannes, ravitaillent les grandes métropoles et contribuent ainsi, à booster la capacité de production, diversifier les produits et créer un circuit d'approvisionnement qui rapporte à tous les maillons de la chaine. « Ma vision est d'offrir le meilleur du pays en s'appuyant sur les produits importés de France, afin de toujours garantir le standing imposé par la qualité de tous nos produits », souligne Henry Fokwen Rocher.

Outre Douala et Yaoundé, la vision à long terme de Moulin de France, est d'étendre cette entreprise à d'autres localités du pays voire, à l'extérieur.





Ça Roule...

TRANSPORT URBAIN AU CAMEROUN

La concurrence carbure, les innovations circulent. Au Cameroun, de nouveaux modes de déplacement bousculent les habitudes. Coûts abordables, confort, sécurité et qualité de services sont revus à la hausse. La bataille des offres est de taille.

Yaoundé. Une file interminable de piétons, divise la chaussée en deux. C'est la course aux taxis. Après une journée de dur labeur, chacun souhaite regagner sa maison. Un concert de klaxons rythme les propositions lancées à haute et intelligible voix. C'est le prix à payer pour faire retentir le nom de sa destination dans le creux de l'oreille du chauffeur de taxi. De vieilles carrosseries, des passagers surchargés, le spectacle est loin d'être reluisant pour la clientèle, parfois obligée de passer plusieurs heures avant de trouver un taxi de fortune.

Dans la ville, le taxi s'impose comme le principal moyen de transport. Et pourtant, les véhicules jaunes, sont incapables de satisfaire la demande de plus en plus forte, à cause d'une démographie galopante. En effet, la population de Yaoundé a triplé au cours des dix dernières années. Près de quatre millions d'habitants, selon des estimations de l'Institut National de la Statistique (INS). Avec les moyens de transport limités, de nouveaux acteurs se sont positionnés pour renforcer Les entreprises de location de voitures ou les l'offre dans les rues.

Depuis 2021, une application russe a vu le jour: Yango. Elle fait son bonhomme de chemin et casse désormais les codes dans les habitudes de transport des habitants des villes de Yaoundé et Douala. Par un simple clic sur son smartphone, l'abonné est transporté, du lieu où il se trouve, pour la destination de son choix. Les coûts sont fixés en fonction de la distance, de la demande ou de la densité du trafic. Avec 300 FCFA, un client peut être pris en charge. L'usager est transporté tout seul à bord d'un véhicule, en classe économique ou classe confort. L'application enregistre déjà des milliers d'utilisateurs, dans les villes de Yaoundé et Douala.

« Yango ne possède aucun véhicule, les détenteurs de la flotte sont nos partenaires. Nous mettons à leur disposition notre application et ils proposent leurs véhicules, qui sont validés. Nous nous assurons que, les chauffeurs soient formés. Après chaque course, le client a la possibilité de noter le conducteur. Chacun trouve son compte », affirme un employé de la multinationale russe, qui a requis l'anonymat.

D'AUTRES ARRIVÉES ...

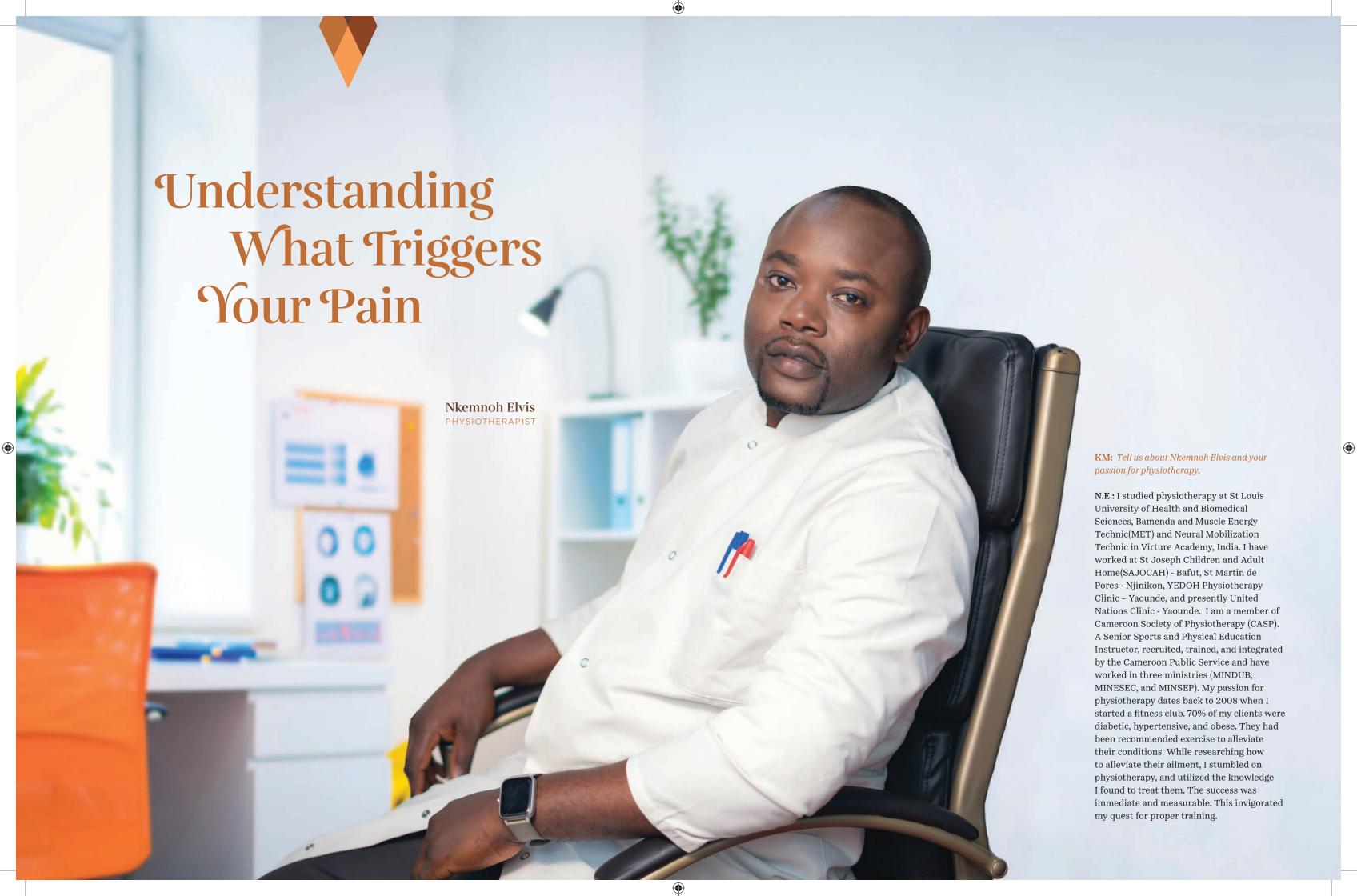
En route, une autre application fait son chemin. « Mon taxi » dont le promoteur est Wilfried De Happi. Tout à côté, « Go Taxi » une nouvelle société de covoiturage installée à Yaoundé et Douala. L'avenir des conducteurs clandestins est fortement menacé par cette concurrence. Ils sont obligés de s'ajuster. Les rues des grandes métropoles sont bondées d'entrepreneurs, qui dictent de nouveaux codes de conduite.

particuliers qui se lancent dans le secteur, offrent des services qui intéressent la classe moyenne. Entre des mécaniques rutilantes et des véhicules modestes, la gamme des offres est variée.

« Devant de grands hôtels, des restaurants chics ou des places publiques, la location de voitures se porte bien dans les grandes villes et les sollicitations sont nombreuses », souligne Fabien, tenancier d'une flotte de véhicules.

Ça se voit! Il y a des embouteillages qui font du bien: là où les offres abondent, le monde des clients respire un air de soulagement.





KM: How does physiotherapy differ from massage.

N.E.: Physiotherapy is the remediation of impairment and disability, the promotion of mobility, and functional ability. Massage is the rubbing and kneading of muscles and joints of the body, to relieve soreness or pain. Massage is not physiotherapy and vice versa. However, massage, one of several techniques used by many for pain, can be a contraindication to undiagnosed pain, thrombosis, hypertension, inflammation etc.

KM: What is your function as a physiotherapist and can you diagnose illnesses?

N.E.: Yes! I diagnose disorders associated with the musculoskeletal system, cardiovascular and nervous systems, physical dysfunctioning, injury or pain and restore functions lost due to illness, accident, or surgery. I also treat patients with therapeutic exercises, manipulations, electrotherapy, and hydrotherapy. I evaluate the effectiveness of treatment and modify as needed, suggest at-home exercises, and communicate progress to physicians.



KM: How do you treat predisposing factors to orthopedic and sciatic pain?

N.E.: Some predisposing factors include lack of exercise, poor posture, excess weight, poor lifting techniques, high heels, carrying heavy loads, prolong sitting or standing. Most lower back complications respond well to Spinal Flexion, Mobilization and Manipulation of joints, Deep Tissue Manipulation and Trigger Point Therapy. I use various treatment methods based on a patient's age, medical history, and complexity of injury to obtain the best results.

KM: What are your challenges in clinical management?

N.E.: Lack of essential equipment, complicated cases due to lack of early medical intervention, charlatans treating patients without proper training, doctors treating mechanical conditions with Non-Steroid Anti-Inflammatory Drugs (NSAIDS) which can lead to complications, and treating patients with conflicting ailments. E.g. spinal flexion relieves spondylosis but

worsens herniated disc while spinal extension relieves herniated disc but worsens spondylosis.

KM: What recommendations can you give patients to prevent predisposing factors?

N.E.: Patients should seek medical care early, make exercise a part of their daily routine, and see a physiotherapist once every 2 months for check-up.

KM: Having worked in 3 different ministries, how can patient care be improved?

N.E.: Ensure physiotherapists have formal training and be licensed by CASP, equip physiotherapy centers, and Orthopedic surgeons should involve physiotherapists in their surgical plans for proper post-surgical rehabilitation of patients.

For Consultation, Please Contact
NKEMNOH ELVIS, PT
651,99,44,22



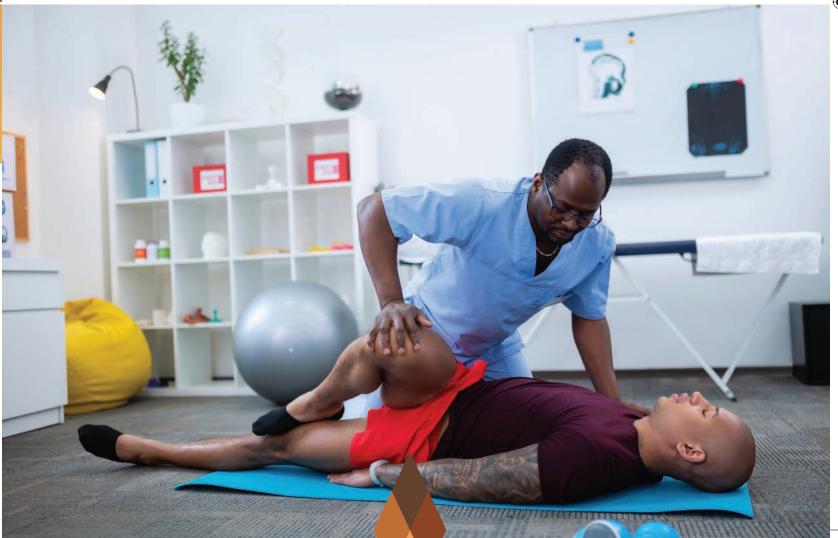


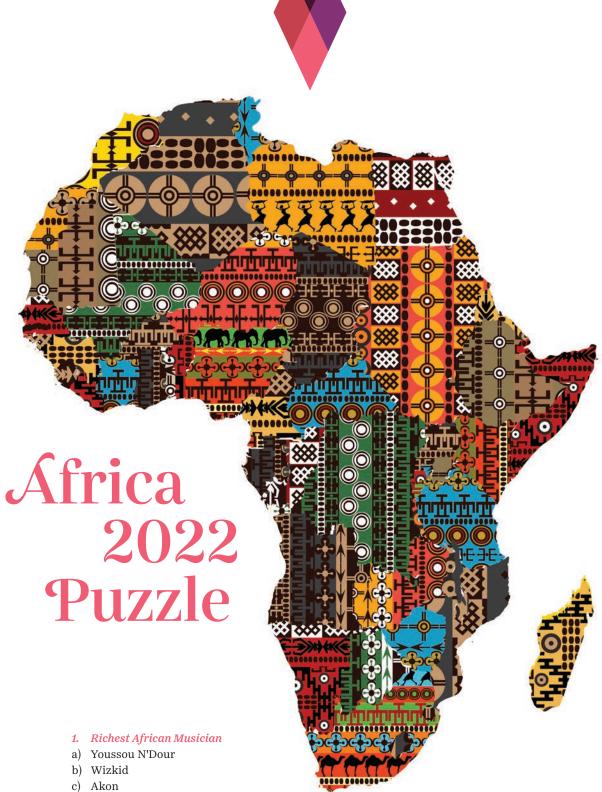
N.E.: If you have any form of pain that affects your mobility and prevents you from performing your daily routine, it is advisable to see a physiotherapist or consult your doctor immediately. Common ailments include pain for more than 3 days or pain after an injury or surgery, limb weakness from pregnancy, and reoccurring pain with a specific movement.

KM: What are the most common conditions you treat?

N.E.: The most common conditions I treat are stroke (hemiplegic and ischemic) and orthopedic (Poor posture, muscle strain, sprains, muscle weakness, nerve irritation, disc injury, and sciatic nerve pain) conditions.







- d) Davido
- 2. Won Most Grammy Awards in Africa
- a) Angélique Kidjo
- b) Burna boy
- c) Richard Bona
- d) Ladysmith Black Mambazo
- 3. Richest African Footballer
- a) Yaya Toure
- b) Emmanuel Adebayor
- c) Samuel Eto'o
- d) Didier Drogba

- 4. Country with Highest Average IQ
- a) Nigeria
- b) Sierra Leone
- c) Morocco
- d) South Africa
- 5. Richest Man in Africa
- a) Mike Adenuga
- b) Aliko Dangote
- c) Nassef Sawiris
- d) Johann Rupert & family



- a) Ivory Coast, Ghana, Nigeria and Cameroon
- b) Ghana, Senegal, Kenya, South Africa
- c) Cameroon, Nigeria, Kenya, Gabon
- d) South Africa, Ivory Coast, Nigeria, Kenya
- 7. African Country with Highest GDP (Nominal)
- a) Egypt
- b) Algeria
- c) South Africa
- d) Nigeria
- 8. First African UFC Champion
- a) Francis Ngannou
- b) Israel Adesanya
- c) Kamaru Usman
- d) Hassan Ndam
- 9. First African Nation to have an Independent Film Industry
- a) Nigeria
- b) South Africa
- c) Cameroon
- d) Ghana





- a) Financial Technology Business
- b) Agribusiness
- c) Telecommunication
- d) Transportation & Logistics
- 11. First African to host the Grammy awards
- a) Charlize Theron
- b) Sophy Aiida
- c) Trevor Noah
- d) Trevor Noah
- 12. Who was the first black woman to win a Nobel Peace Prize?
- a) Wangari Maathai, Kenya
- b) Leymah Gbowee, Liberia
- c) Ellen Johnson Sirleaf, Liberia
- d) Nadine Gordimer, South Africa
- 13. Best Place to visit in Africa
- a) Sao Vicente, Cape Verde
- b) Accra, Ghana
- c) Cairo, Egypt
- d) Marrakech, Morocco





18. Best island in Africa

- a) Seychelles
- b) Mauritius
- c) Zanzibar d) Cape Verde

19. Best Technology "Smart City" in Africa

- a) Accra, Ghana
- b) Konza, Kenya
- c) Kigali, Rwanda
- d) Cape Town, South Africa

20. Not a movie industry in Africa

- a) Nollywood
- b) Ugawood
- c) Ghallywood
- d) Bollywood

21. First African sumo wrestler is from which country?

- a) Egypt
- b) South Africa
- c) Angola
- d) Morocco

22. Only African chess player to have a FIDE peak rating of 2700+

- a) Bassem Amin
- b) Amon Simutowe
- c) Ahmed Adly
- d) Essam El-Gindy

24. According to DNA studies, the real Garden Of Eden has been traced to this African nation

- a) Egypt
- b) Zanzibar
- c) Botswana
- d) Sudan

25. Country with most AFCON titles

- a) Senegal
- b) Egypt
- c) Cameroon
- d) Nigeria

26. Widely considered the richest country in the world with natural resources of untapped raw minerals estimated in excess of U.S.

- a) Democratic Republic of Congo
- b) South Africa
- c) Nigeria
- d) Egypt

27. The most popular drink in Africa

- a) Beer
- b) Tea
- c) Water
- d) Whiskey

28. This African artist's life was portrayed in a Broadway Musical

ANSWERS:

- a) Manu Dibango
- b) Miriam Makeba
- c) Fela Kuti
- d) Youssou N'dour

29. African company with highest market capitalization

- a) Naspers
- b) MTN Group
- c) Anglo American Platinum
- d) FirstRand

30. Considered the first African movie

- a) Yeelen
- b) Tsotsi
- c) I Am Not a Witch
- d) Borom Sarret





14. The most-innovative country in Africa

- a) Mauritius
- b) South Africa
- c) Kenya
- d) Cabo Verde

15. First African movie to win an Academy Award

- a) The Man Who Sold His Skin
- b) Timbuktu
- c) "Z"
- d) Tsotsi

16. Nollywood produces approximately how many movies a year?

- a) 4200
- b) 2500
- c) 1500
- d) 3000

17. First African to win Miss World

- a) Oluchi Madubuike
- b) Agbani Darego
- c) Zozibini Tunzi
- d) Ndavi Nokeri

- c) Souleymane Cissé
- d) Ousmane Sembène

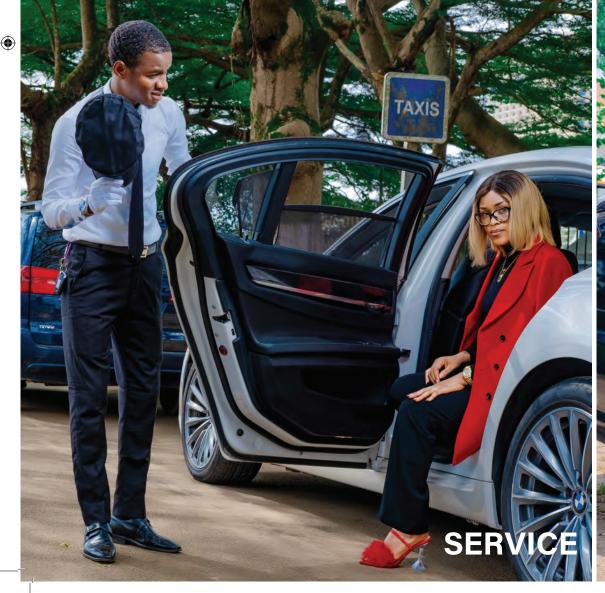




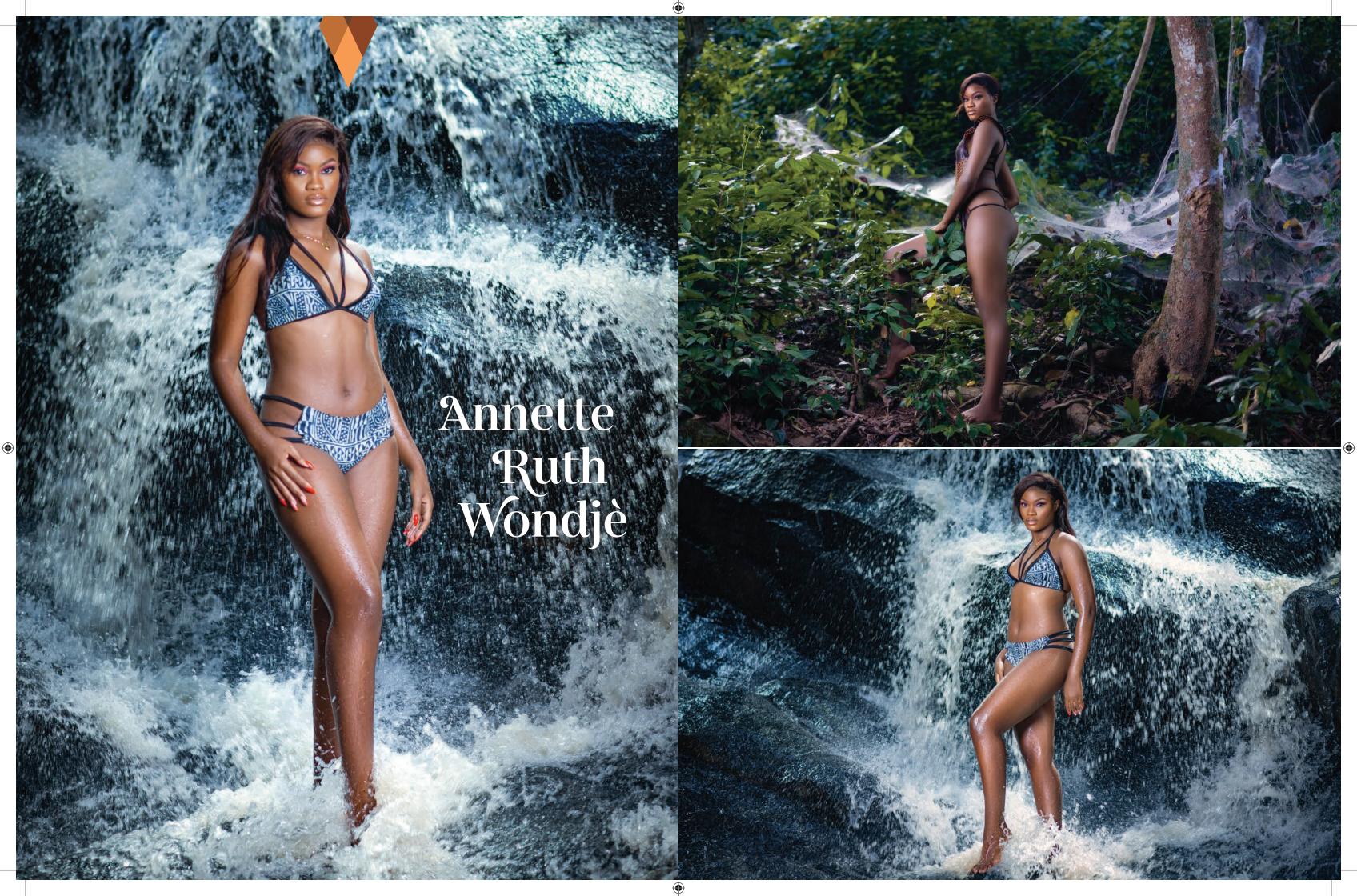








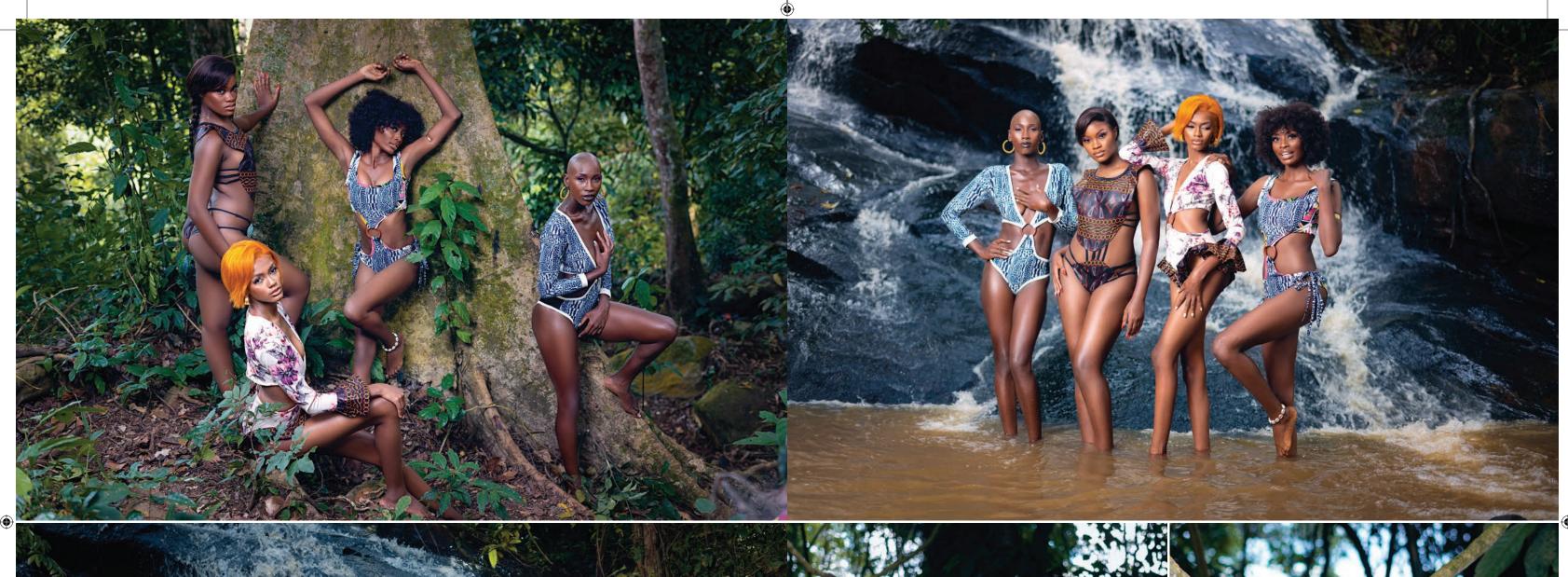


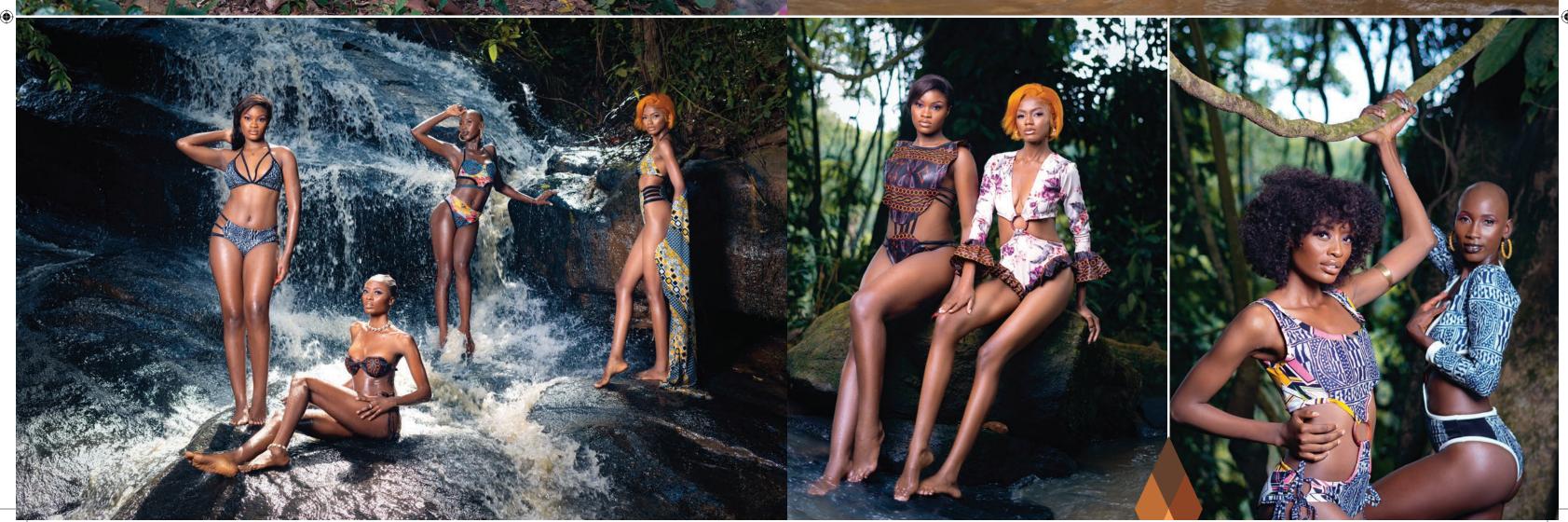














Installé depuis neuf ans aux Etats-Unis, le mannequin international a déjà une double carrière bien étoffée. Consultant actuaire, titulaire d'un MBA (Master of Business Administration), il défile sur les scènes les plus prestigieuses du pays de l'oncle Sam. Le camerounais, tête bien faite, marche désormais tenue taillée, sur les pas des plus grands modèls.

Les costumes de son succès l'habillent depuis. Mais, bien loin de ses rêves d'enfance. Du quartier Manguier à Yaoundé aux rues de Cité Cicam passant par Bonadibong à Douala au Cameroun, le jeune Franck Demaga ne s'imaginait une telle carrière. « Je suis allé au-delà de mes attentes. Je fais la couverture des grands magazines aux Etats- Unis, c'est l'une de mes plus grandes fiertés.»

Arrivé au Texas en 2012, il passe un casting pour figurer dans le tournage d'un clip vidéo de la célèbre chanteuse, Rihanna. Le chaud-boy camerounais, est retenu à sa grande surprise « Si on me demandait de faire une sélection parmi les candidats qui étaient en compétition avec moi, je ne m'aurais jamais choisi. Je n'étais pas grand de taille et je sortais tout droit du Cameroun. J'ai été agréablement surpris. C'est à partir de ce moment-là, que j'ai su que j'ai du potentiel. Certes, je n'ai pas pu aller jusqu'au bout, parce que je n'étais pas encore en règle sur le sol américain et donc, je ne pouvais signer aucun contrat », se souvient-il.

La mode, il l'a aimé depuis sa prime enfance. Son père reste son premier modèle en la matière : « papa pense d'ailleurs que c'est grâce à lui, que j'ai pu percer dans ce domaine. Il s'habillait toujours correctement ».

Avant de s'envoler pour les Etats-Unis, Franck Demaga, a réalisé plusieurs publicités au Cameroun, pour de nombreuses entreprises.





Sur le sol américain, le mannequin exerce un autre

métier. Il est consultant actuaire (spécialiste de la

aux problèmes d'assurances, de prévoyance et

statistique et du calcul des probabilités appliquées

d'amortissement) à Atlanta dans l'Etat de Géorgie. « En

semaine je travaille et le week-end, je me consacre à la

mode. C'est un hobby», mentionne-t-il. « Ce n'est pas

évident de faire les deux à la fois. J'ai refusé certains

métier. L'argent c'est bien, mais il faut penser à l'avenir

continuer dans le milieu de la mode sans manager. « Le

manager est là pour vous trouver des contrats. Il serait

fâcheux qu'il ramène un contrat et vous ne disposez

contrats afin de pouvoir trouver du temps pour ce

». Pour avoir plus de flexibilité, Franck a décidé de



LE RÊVE AMÉRICAIN

Black and proud. Chez lui, tout est taillé avec fierté sur cette tendance. Barbe tondue, lunettes noires, costume chic sur mesure... Avec son corps sculpté à la perfection, Franck Demaga a immédiatement tapé dans l'œil de plusieurs firmes américaines. « La mode c'est ma passion. Je n'ai pas vraiment de restrictions alimentaires. Je mange tout ce qui est bon. Comme sport, je pratique du basket-ball et je fais aussi de la musculation», indique-t-il.

« J'ai refusé certains contrats afin de pouvoir trouver du temps pour ce métier » « Je suis mannequin d'une marque de lunettes qui appartient à Jamie Foxx» pas de temps pour le réaliser. Voilà pourquoi j'ai choisi cette option qui me permet de gérer mon temps ». Le top model international est titulaire, d'un MBA (Master of Business Administration) obtenu à la Temple University de Philadelphie.

Egérie de plusieurs marques, grâce au mannequinat, Franck Demaga, côtoie les plus grands. « Je suis mannequin d'une marque de lunettes qui appartient à Jamie Foxx. J'ai aussi travaillé avec l'ancien

célébrités ».

Vainqueur de la compétition Mister Africa en 2015, il a participé à la Philadelphia festival film Awards en présence d'Eva Longoria, Kanye West. « J'ai défilé à la New-york Fashion Week, j'ai décroché un contrat avec Zara et Philips. Je continue de vivre mon rêve américain. »

photographe de Janet Jackson et bien d'autres

Franck Demaga travaille en ce moment sur plusieurs projets et se dit ouvert à des propositions venant du Cameroun, son pays d'origine.

(



KM: Le Mbolé c'est un rythme musical relativement nouveau au Cameroun. Comment se fait votre rencontre avec cette sonorité qui enchante la jeunesse?

HAPPY: J'ai commencé à chanter dans les veillées mortuaires. Plus jeune, lorsqu'il y avait un évènement lié à des obsèques ou à une célébration festive, j'allais chanter avec des amis, même quand nous n'étions pas invités. C'était une distraction au départ. Bien après, l'activité a commencé à devenir plus sérieuse.

KM: Quelle est l'influence de votre quartier (dont vous portez d'ailleurs le nom), sur le style de musique que vous produisez aujourd'hui?

HAPPY: Mon quartier a toujours compté pour moi. C'était naturel de représenter ce coin de Yaoundé, car tous mes amis et les autres jeunes, avec qui je faisais du Mbolé sont issus de ce quartier. Mon nouveau producteur vient aussi d'Efoulan. C'est une histoire que Dieu a écrite, il y a sa main dedans.

« Un album va arriver mais, nous ne nous mettons pas la pression, parce qu'il faudrait bien le travailler »

KM: À propos de votre tournée européenne. Comment vos sonorités sont accueillies à l'hexagone?

HAPPY: J'ai été très surpris de voir que le mbolé est vraiment très apprécié à l'extérieur. J'ai reçu un accueil chaleureux en Europe et ma musique intéresse pas mal de monde, surtout les compatriotes de la diaspora. J'ai d'ailleurs hâte de faire une deuxième tournée européenne.

Je Seigneur de la Rue

Dans l'art du show, il a du répondant... Il est de ceux qui ont su hisser haut, un style musical issu des quartiers défavorisés du Cameroun. Aujourd'hui, les vibrations de Happy d'Efoulan permettent d'exporter le Mbolé. Entre rêves et passions, l'artiste partage sa vision.



KM: Aujourd'hui, vous avez créé votre propre label "Soldat Dozo". Pensez-vous produire des jeunes afin de faire du Mbolé une industrie culturelle?

HAPPY: Cette nouvelle aventure est importante puisque, mon producteur m'aide à développer mon propre label. Ce qui me permet de former d'autres jeunes. Après, je pourrais voler de mes propres ailes. Le moment venu, je signerais d'autres jeunes talents afin de les aider à mon tour.

KM: Vous privilégiez depuis le début de votre carrière des maxi singles et des featurings. Peut-on s'attendre à un album ?

HAPPY: Oui! Avec mon producteur, nous en parlons. Un album va certainement arriver mais, nous ne nous mettons pas la pression, parce qu'il faudrait bien le travailler.

« Mon objectif est que ma musique soit écoutée dans le monde entier »

KM: Vous avez déjà conquis le cœur de nombreux camerounais. Des projets pour conquérir l'Afrique et pourquoi pas le monde?

HAPPY: Evidemment. C'est d'ailleurs dans cette dynamique que s'inscrira, l'album et bien d'autres projets en gestation. Mon objectif est que ma musique soit écoutée dans le monde entier.

KM: HAPPY D'EFOULAN est aujourd'hui une source d'inspiration, pour les jeunes. Quelles sont vos initiatives en faveur de la jeunesse notamment les enfants de la rue?

HAPPY: Les enfants de la rue et moi sommes des frères. Je sais ce qu'ils vivent et je comprends parfaitement leurs difficultés. Si le Seigneur me donne des moyens et des opportunités, je n'hésiterai pas à leur venir en aide. « Les enfants de la rue et moi, sommes des frères. Si le seigneur me donne des moyens et des opportunités, je n'hésiterai pas à leur venir en aide»



KM: On a vu Tenor par exemple en concert grand public au Palais Polyvalent des sports de Yaoundé, il avait fait salle comble. Dans vos projections, pensez-vous faire un concert d'une telle envergure?

HAPPY: Tenor a fait un très grand concert. Je pense qu'avec l'ampleur que prend le Mbolé, ce sera possible un jour si Dieu le veut.



Elle est le visage phare du 20h30, JT en prime time de la télévision nationale. Elle a tourné le dos à la France, pour river les yeux sur les caméras de la Crtv, en posture de présentatrice de rêve. Renommée acquise aussi par son style vestimentaire...

KM: Parlez-nous de vos débuts dans ce métier qui hier, encore, semblait réservé aux hommes...

AM: Il faudrait d'abord noter que, le métier se féminise depuis au moins deux bonnes décennies. Si vous allez aujourd'hui à l'Ecole Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de Communication (ESSTIC), vous trouverez les femmes en majorité. Aujourd'hui, ce n'est plus quelque chose d'extraordinaire, de voir une femme qui fait du journalisme. Parlant de mes débuts, je finis mes études à l'Ecole de Journalisme de Lille en France, au début des années 90.

« J'ai eu beaucoup de propositions me suggérant de rester en France » Par la suite, je vais passer quelques mois, à France 3 Nord-Pas- de- calais, question de me faire la main. Les dirigeants de cette chaine, voulaient que je reste, mais je tenais à rentrer dans mon pays. Par ailleurs, j'ai passé deux années à faire des études de Relations Internationales à Saint-Germain-des-Prés à Paris. J'ai eu la chance entre mes deux années d'études à l'école de journalisme de Lille, de revenir au Cameroun pour un stage à la CTV à l'époque. Je trouve la télévision à ses tout débuts, dans les baraquements (comme on appelait ces bâtiments provisoires, derrière la maison de la radio à Nlongkak). Je trouve là, Charles Ndongo (actuel Directeur général de la Crtv), Éric Chindje, Denise Epoté et je sens une émulation qui me happe littéralement pendant le stage. Je vais repartir avec la ferme intention de revenir chez moi, pour participer à l'essor de la télévision, qui faisait ses premiers pas. Je les trouve avec Dieudonné Tiné Pigui, qui est à ce momentlà, au sommet et je me dis, je dois revenir également apporter ma pierre et ma touche, à ce qui commence

à se mettre en place au Cameroun. Je décline l'offre de France 3 Nord-Pas-de-Calais et je reviens avec beaucoup d'enthousiasme. Mais, ça va prendre quelque temps avant que je ne sois acceptée à la Crtv. C'est d'ailleurs le Professeur Gervais MENDO ZE, qui était Directeur Général en ce moment-là. Quand je rentre au Cameroun, il semble un peu réticent puis, je vais attendre jusqu'au moment où il va me signer un certificat de travail. Je me rappelle toujours que je suis sur cette note de service avec une certaine Julienne AVOMO (aujourd'hui Julienne Mvogo) et nous sommes à peu près les deux dames, dans cette note de recrutement. Ça fait donc 33 ans, que je roule ma bosse dans cette maison. Elle m'habite littéralement. J'ai aimé faire ce métier d'abord comme reporter à la rédaction TV, après comme chef de service des nouvelles étrangères. Au début, j'ai présenté une émission de divertissement qui existe toujours à l'antenne, Tam-Tam Week-end. J'ai présenté Actualités Hebdo à la fin des années 90. Au Cameroun, ce sont les années dites de braise, avec la renaissance du multipartisme. Je crois que ce sont de très belles années pour moi.

KM: À ce moment-là, quel est le regard de la famille et des proches sur ce métier que vous avez embrassé?

AM: Dans ma famille, j'ai déjà un grand frère journaliste, Jean-Paul Nanga Abanda qui est considéré un peu comme une tête brulée et tout le monde se dit, qu'est-ce qu'elle va chercher dans cette galère! Le journalisme est un peu considéré comme un métier de troubadours et pourtant, c'est une passion chez moi. Dans ma famille, il y a eu au début beaucoup de réticence. On aurait aimé que je sois par exemple, secrétaire. Mais, j'avais en horreur l'idée de ce métier de routine. Je rêvais de quelque chose qui serait nouveau chaque jour.

« Je rêvais de quelque chose qui serait nouveau chaque jour »

KM: Parlez-nous de votre premier contact avec la camera?

AM: Je crois que tout de suite, une histoire d'amour est née entre l'œil de la camera et moi, pour ne plus s'achever jusqu'à cet âge avancé.

KM: Qu'est-ce qui selon vous, a pu vous démarquer des autres femmes ?

AM: Je crois que c'est une affaire de choix personnel, celui de rester constante dans une maison comme la Crtv. D'autres sont allées voir ailleurs et sont brillantes sous ces horizons-là. Il y a aussi une passion pour ce métier et pour la télévision surtout. J'aurais fait beaucoup de radio par ailleurs, les journaux avec mon frère, ami et collègue François Marc Modzom. Nous avons fait le 20h en duo, le 13h et Dimanche Midi, avec lui, et un certain nombre de collègues de la radio. Quand on aime quelque chose, c'est déjà à peu près 50% de

succès. Pour les autres, je ne sais pas. J'aime ce que je fais et je suis une passionnée de naissance.

KM: Comment vivez-vous ces mutations observées dans l'univers des médias ces dernières années, notamment, la multitude de chaines TV et les avancées technologiques enregistrées avec la web TV, les journaux en ligne?

AM: Il faut s'accrocher, apprendre et même comprendre ces évolutions. Ça va tellement vite aujourd'hui. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont totalement révolutionné le monde de l'audiovisuel et donc, il faut s'adapter et les appréhender avec un côté intellectuel allumé.

KM: L'antenne est un moment de stress pour tout présentateur. Comment parvenez-vous depuis toutes ces longues années, à dompter votre sujet et tirer ainsi votre épingle du jeu ?

AM: Je crois que, si le stress te quitte, tu es quelque part fade. Tu meurs et tu n'intéresses plus vraiment. Il faut toujours cette sorte de piqûre de rappel, pour vous faire comprendre que vous parlez à des gens et que vous devez les respecter. Si je peux avoir cette tonalité, essayer toujours de capter l'attention, de celui qui je crois me regarde, c'est le stress qui me donne cela. Mais il ne faudrait pas qu'il domine. Il devient à ce moment-là, le trac. Ce n'est pas du tout productif. À chaque fois que la camera s'allumera, il y aura toujours de l'adrénaline qui monte et je crois que j'en ai besoin pour rester opérationnelle.

« Je crois que si le stress te quitte tu es quelque part fade, tu meurs, tu n'intéresses plus vraiment »

KM: Quelle information mémorable avez-vous eu la lourde responsabilité d'annoncer à vos millions de téléspectateurs?

AM: Il y en a eu tellement. Mais, il me vient à l'idée, la dévaluation du franc CFA. Nous sommes en 1994. C'est le ministre des Finances d'alors, Antoine Tsimi qui est parti pour ce sommet en Afrique de l'ouest, et c'est de là-bas qu'on apprend la nouvelle. On ne savait même pas à quoi ça renvoyait et quelles en étaient les conséquences. J'étais présentatrice d'Actualités Hebdo et c'est dans ce magazine qu'on va annoncer la dévaluation du franc CFA. Même s'il s'agissait d'un magazine, c'était l'information phare de la journée. Il fallait en parler immédiatement.

Je me rappelle que l'envoyé spécial était le ministre Joseph LE. Il me vient à l'esprit cette phrase qu'il a prononcée : « l'histoire retiendra que c'est ici au Sénégal, que se décide la dévaluation du franc CFA ». Ces premiers mots de Joseph LE restent à jamais gravés dans ma mémoire.



1 ESPOIR sur la 2

Elle marque des points dans le journalisme sportif et se démarque. En quelques années, elle a su tracer sa voie, imposer sa voix dans ce métier.

Quand elle frappe aux portes du métier, elle est déjà 1ère. Le major à l'entrée de la 43ème promotion de la prestigieuse école de journalisme en Afrique centrale ESSTIC (Ecole Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication), se fait déjà remarquer. Aimée-Catherine Moukouri caresse depuis sa tendre enfance le rêve de crever l'écran et de s'installer dans le fauteuil de journaliste vedette de l'antenne

À sa sortie de l'école de journalisme en 2015, elle est recrutée à Canal 2 International. Très vite, au service sport, elle fait déjà de beaux scores. Pourtant à la base, Aimée-Cathy avait un penchant pour le journalisme politique. Sa polyvalence, elle l'a construit sur le terrain, grâce à de nombreux reportages réalisés. « À la base ma spécialité c'est la politique. J'ai obtenu mon diplôme en Sciences politiques à l'Université de Buea en 2012. Par la suite, je suis allée à l'Esstic pour acquérir une formation complète qui pouvait me permettre d'exercer le journalisme. Cependant, au cours de mes stages de formation, j'entre en contact avec le sport. Je découvre un univers plein de vie et de dynamisme, alors je m'y essaye et ce n'est pas mal. »

Toutefois, sa passion pour le métier de journaliste,
Cathy l'a acquis dès l'enfance. « Je savais que j'étais
destinée à ce métier. Je suis tombée amoureuse du
journalisme via mon père qui suivait toutes les éditions
de journaux télévisés. Aussi, les moments de télé en
famille chez nous étaient particuliers, les programmes
de divertissements révélaient des animateurs qui
crevaient l'écran », raconte cette présentatrice du 20 h
à Canal 2 International.

Arrivée comme stagiaire, Aimée-Cathy Moukouri est aujourd'hui grâce à son dynamisme et son travail l'une des vedettes de l'antenne à Canal 2 International. Elle est sur tous les fronts! Le top management n'hésite pas à lui confier les grandes émissions. Notamment, le programme de sport « Grand stade » et la présentation des Canal d'or...

Sa nomination au poste de coordinatrice des correspondants de Canal 2 (l'ensemble des journalistes qui exercent dans l'arrière-pays) est venue récompenser les efforts de la journaliste. « Mes journées de travail commencent par une conférence avec les correspondants dès 7h30. J'arrête des sujets qui seront traités. Ensuite, je prends part à la conférence de rédaction centrale avec le Rédacteur-en-Chef, qui me confie un sujet de reportage. Je vais à la collecte sur le terrain. À mon retour, je prépare mon article pour la diffusion. Ensuite je prépare le journal des régions».

DISTINCTIONS

Aimée-Catherine Moukouri a reçu en 2020 le prix du meilleur journaliste féminin de l'année. Prix décerné par « The Public Vision Awards (TPVA). Son objectif à long terme est d'impacter de façon indélébile l'univers des médias. « Ça prendra du temps, mais on y arrivera en suivant les pas de ceux qui ont eu l'audace de créer», précise la présentatrice de Guinness Super League. Elle conseille à toutes les jeunes filles qui rêvent du métier de se donner les moyens et de ne jamais se laisser effrayer.

« Dès mon enfance, je savais que j'étais destinée à ce métier »







Petites folies des grandeurs sur les hauteurs du quartier Golf à Yaoundé. Immeubles, duplex et résidences de luxe sont sortis de terre ces dix dernières années. Un véritable boom immobilier qui ne peut laisser indifférents les passionnés de maisons cossues. S'il en existe qui sont des résidences privées, d'autres sont des appartements meublés disponibles pour accueillir une clientèle de plus en plus nombreuse, à la recherche d'offres de qualité. « Le secteur de l'immobilier évolue rapidement au Cameroun. Il existe déjà de nouvelles architectures modernes, capables de combler les attentes. C'est un business rentable, puisque nous offrons aux clients des maisons complètes avec toutes les commodités, un certain confort et une sécurité garantie que l'on ne retrouve pas nécessairement dans un hôtel», affirme David Ango promoteur immobilier.



« Nous offrons aux clients des maisons complètes avec toutes les commodités et un certain confort et une sécurité garantie que l'on ne retrouve pas nécessairement dans un hôtel »





plus accessibles. « Nous avons des appartements de 80.000 FCFA la journée, alors que vous avez des hôtels plus couteux pour une nuit et qui n'offrent pas tous nos services », ajoute le patron de Ango Corp, entreprise immobilière.

Les hôtels ont depuis de longues années occupés les premiers rangs du secteur de l'hébergement. Aujourd'hui, avec l'avènement des appartements meublés, la donne a changé. « Nous essayons de nous adapter, sans perdre notre essence. Nous avons des cibles. Les entreprises et les clients business. Cette cible, ne sauraient vraiment intéresser les locations meublées. Chaque hôtel a par exemple des salles de conférences ou de réunions. En banlieue, il existe des hôtels plus spacieux avec une logique d'aménagement qui se rapproche de celle des meublés. Les lignes bougent», rassure Arthur Donfack maitre d'hôtel.

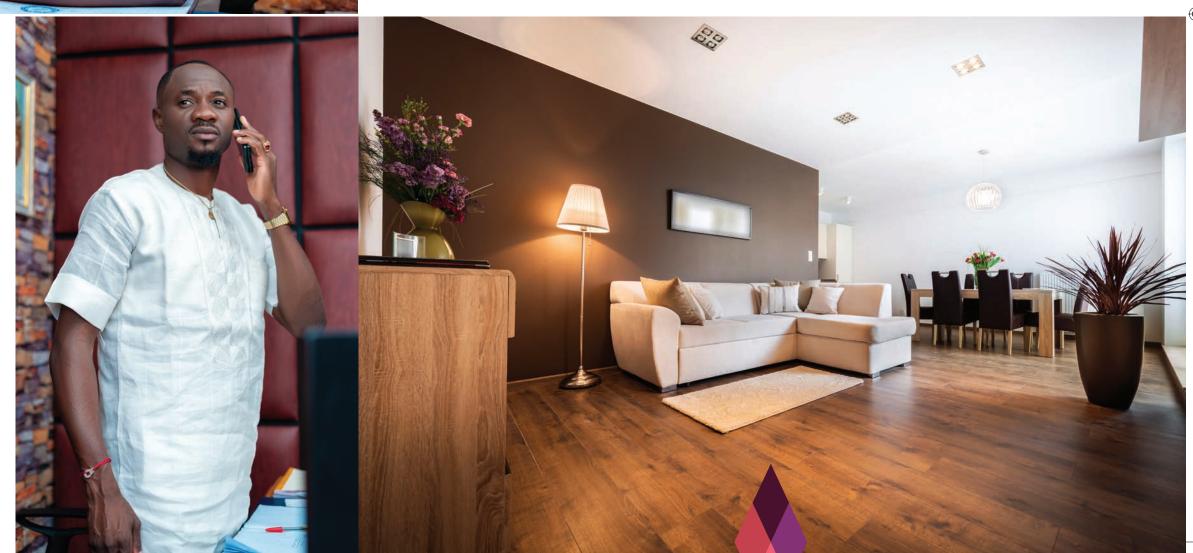
« En banlieue, il existe des hôtels plus spacieux avec une logique d'aménagement qui se rapproche de celle des meublés »

La location des appartements meublés a le vent en poupe au Cameroun. Ce business, a su se faire une place au soleil, et attire de plus en plus d'investisseurs. La firme américaine Elite Trends Group, selon l'agence Ecofin, investira près de 350 millions de dollars soit environ, 200 milliards de FCFA, pour la construction d'une cité universitaire sur le campus de l'Université de Yaoundé II-Soa, comportant entre autres investissements, près de 12.500 chambres meublées.

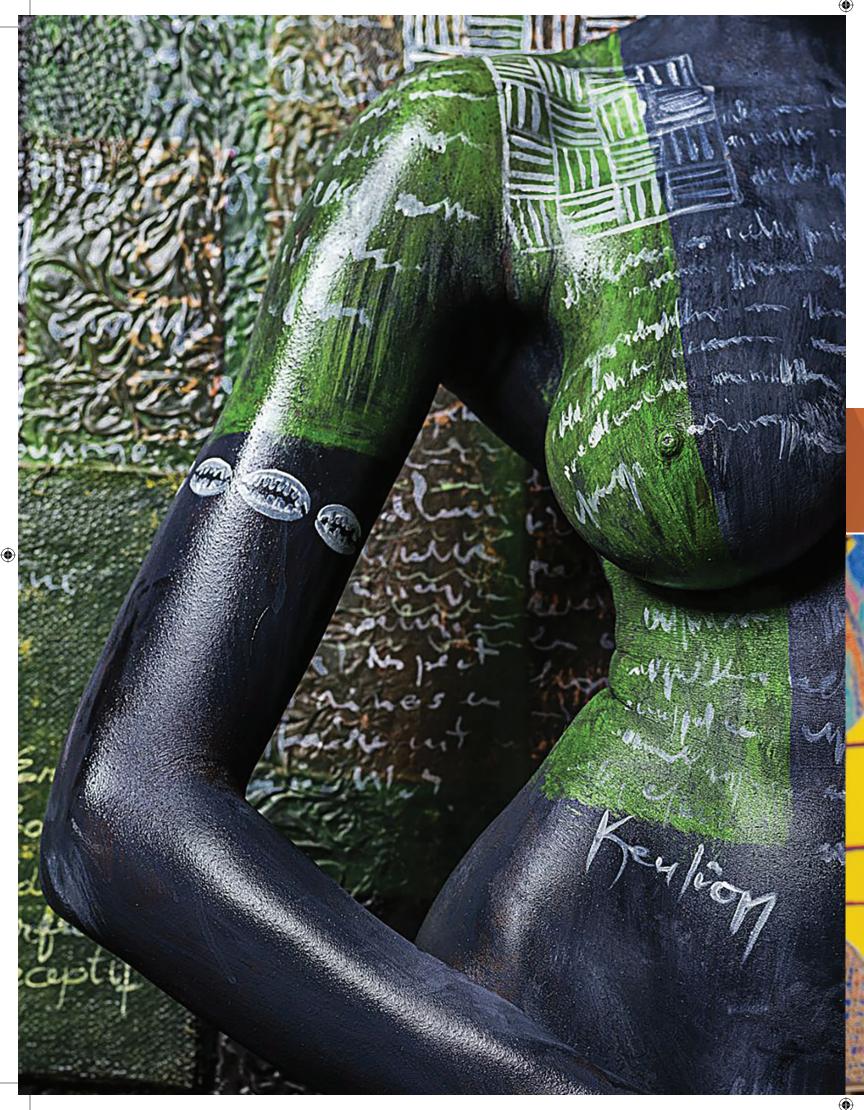
Le Cameroun souhaite occuper le haut du pavé dans le secteur de l'immobilier. L'organisation de la Can Total Energies 2021, a permis au pays d'étoffer son offre. Dans le secteur, la concurrence est serrée, entre location des meublés et hôtels. « Les appartements meublés, grignotent les parts de marché qui étaient jusqu'ici réservées aux hôtels. Je pense que c'est normal, puisqu' il s'agit d'un domaine vaste et chaque acteur doit pouvoir user de ses atouts », indique Arthur Donfack, l'un des responsables de l'hôtel New Heaven au quartier Melen à Yaoundé.

BATAILLE DU MOINS- DISANT

Dos à dos, chaque camp défend ses positions. «
Aujourd'hui, les appartements meublés proposent des services qui n'existent pas dans un hôtel. Nous parlons notamment, de la possibilité de pouvoir cuisiner des menus particuliers dans l'appartement, de bénéficier d'un espace assez vaste, pour accueillir toute une famille en un lieu ». Dans les meublés, les prix semblent







Lorsqu'on parle de l'art au Cameroun, ce fils de l'Ouest ne veut pas être en reste. «Black and proud»! S'il fallait définir Keulion, ces trois mots suffiraient. Rien à voir avec son teint foncé, mais plus avec ses œuvres entre couleurs et ombres. Des œuvres reposant sur une démarche artistique, que d'aucuns appellent « African Spiritual Writing» et qu'il nomme «Banka » (comme sa tribu): « un appel aux ancêtres. On a besoin d'eux pour évoluer », comme il le dit si bien.

Cet appel traverse les frontières et s'étend, mieux s'entend au Tchad, en Côte d'ivoire, au Sénégal...Un succès continental, lié à ses dessins qui naissent tout en étant parsemés d'effets certains. Des effets, dont la source d'inspiration est simple : «Je suis vivant et je m'intéresse à ce qui vit autour de moi, je vous propose mon environnement», explique-t-il dans l'un de ses poèmes «Banka : mémoire du future».

« Je suis vivant et je m'intéresse à ce qui vit autour de moi » En 2013, son doigté singulier via le Body painting s'est révélé. Depuis lors, bien de choses ont évolué, changé. Aujourd'hui, entre fresques et street-art, Arnaud Clovis Keuleu Nguekam (à l'état-civil) joue sa carte d'artiste, dans des évènements « élitistes ». Etudiant à l'Ecole doctorale d'art plastique de l'Université de Yaoundé I, le natif de Douala vit d'art. Normal, les plus beaux moments de sa vie, sont ceux qu'il passe en instance de création. « Je vis ça pleinement, c'est quelque chose de jouissif, créer est un orgasme incroyable», glisse-t-il. Des moments uniques, à travers lesquels il n'a qu'un seul rêve : « apporter un plus à l'humain». Justement, il aspire à perpétrer son humanité, mais il est de ceux qui pensent qu'il faut partager pour évoluer. C'est avec des couleurs dans les yeux, et des concepts dans l'âme que ce jeune homme, troisième d'une famille de quatre enfants, embelli son quotidien de ses mains. Se poser pour le moment, ce bourlingueur n'y pense pas vraiment. En attendant, il fait sensation à travers des créations qui germent de son imagination. Et les couleurs de ses rêves prennent corps sur les peaux, à coups de pinceaux. Appelez-le body painter!









Il n'est pas que polyglotte (français, anglais, italien et bientôt l'espagnol), la gestion des bobos c'est son truc. Il s'agit manifestement d'un fait, les patronymes attribués ont des impacts insoupçonnés sur leurs détenteurs. Tenez par exemple, « Douryang » renvoie à dans sa langue maternelle à quelqu'un qui sait se battre ; s'il y a une chose qu'il sait faire, c'est bien celle-là : se battre dans la vie. Dr. Maurice Douryang est un kinésithérapeute de talent.

L'ex-étudiant de l'Université Dschang est parti en occident en quête d'un profil on ne peut plus compétent. À l'actif de ce bonhomme, une kyrielle de diplômes. Son baccalauréat D (option scientifique) obtenu au Cameroun, l'aurait laissé présager tout de même. Après un Master en Kinésithérapie obtenu à l'université de Dschang (2016), il met le cap sur Milan, afin de valider une bourse qui le mènera à un concours. Sur 1800 candidats en lice, il est le major des quatre qui ont été retenus et décroche un Phd en Médecine physique et réhabilitation, section kinésithérapie du sport et réhabilitation orthopédique. En Angleterre, il obtiendra un autre master en Médecine du sport et se trouve dans l'attente d'autres en France (l'université Paris Descartes en Kinésithérapie du sport) et en Italie. «L'important n'est pas d'être clinicien, mais de penser pour améliorer les choses», explique-t-il.

Pour améliorer les choses, il fait de son mieux. Pendant trois ans, entre 2014 et 2017, il a exercé au sein du club camerounais l'Aigle royal de la Menoua, les sociétaires du club La Lazio de la Roma ont également bénéficié de ses services. Dire que le monde de la médecine aurait pu ne pas le connaître. Selon ses proches, c'est un brillant milieu de terrain et excellent latéral, d'où son surnom « Njitap ». Si aujourd'hui il n'est pas sur le terrain, il n'est non plus dans les gradins. Il a trouvé le juste milieu pour ne pas être hors-jeu. C'est un chirurgien qu'il a rencontré en Fac, qui lui aura conseillé de songer à une spécialisation en kinésithérapie.

Aussi passionnant que peut être son entrain dans cette profession, il a dû faire face à la réalité : « Au Cameroun, c'est compliqué, l'organisation du métier connaît des obstacles. On a du mal à déterminer la valeur marchande d'un kiné. Il faut reconnaître que l'on comprend progressivement l'importance des acteurs du domaine. Pourtant hors du pays, le métier est respecté, car un kiné ne court pas les rues... », partage-t-il. Rassurez-vous, avec ce qu'il a appris, celui qui officie aussi au Centre d'excellence de la Fifa de Rome, gagne bien sa vie. Quand on peut se faire payer 10 000 euros par un particulier satisfait, il n'y a pas forcement matière à s'inquiéter ici ou ailleurs. Justement à plusieurs reprises il aurait pu rester à l'extérieur, mais il est revenu au pays. « J'aime beaucoup enseigner, transmettre... », nous confie-t-il. Il se pourrait que la vérité soit toute autre. Maurice Douryang rêve de grandes choses pour le Cameroun. Cela pourrait passer par la construction d'un Centre d'excellence de la Fifa au pays de Roger Milla et Samuel Eto'o. Un désir qu'il nourrit depuis pour sa patrie.







En juin 2023, il fêtera les 40 ans d'une gloire qui ne l'a jamais quitté. Les médias aiment ce nom : Yannick NOAH, le dernier vainqueur français sur terre battue à Roland GARROS. Aujourd'hui, ce champion a une autre couronne : il est chef de village Etoudi (son clan), gardien des traditions d'une Afrique qu'il est fier de célébrer par sa passion, la musique.

> Son tout dernier tube « back to africa » (2022) chante son crédo: le retour aux sources. Le chanteur et ancien tennisman est rentré au Cameroun, au cœur de son Afrique. « Saga Africa » un appel à la (re) découverte de l'Afrique, « Les lionnes » en hommage aux femmes, « Simon papa Tara » une révérence à son grand père ou encore « Du soleil », pour célèbrer la vie. C'est aussi cela qui fait sa magie, une palette de mélodies qui (re) donne goût à la vie sur le continent...

> La fibre musicale, il l'a en lui depuis. Son départ du Cameroun lui a valu de vivre tout seul. En quittant le pays, il n'a pas manqué de piquer quelques disques à ses parents. En les jouant tout le temps dans sa solitude occidentale, il avait l'impression d'être avec ses géniteurs restés au pays. Ce dont il ne se doutait pas, c'est qu'il se développait une sensibilité musicale également. Entre Ekambi Brillant, Georges Brassens, Francis Bebey, Jacques Brel, Eboa Lotin... son déclic pour la musique dénote un peu d'une évidence.

> > En quittant le pays, il n'a pas manqué de piquer quelques disques à ses parents





Pendant des campagnes présidentielles, on l'a vu aux cotés de Ségolène Royale ou même de François Hollande... « Le gentil petit négro » comme il se désigne, a décidé de s'engager, cela lui a valu des inimitiés. Il se verra taxé d'exilé fiscal et sera sous le coup d'un redressement fiscal en France. Sa faute, avoir vécu trois ans à Montreuil en Suisse.

Il a soutenu, en toute amitié, des hommes politiques français.

Tout cela c'était avant. De retour au Cameroun, l'ex-personnalité préférée des français continue de faire de l'effet. Toujours en musique, il diffuse des mélodies magiques.

Une passion pour laquelle les choses n'ont pas toujours été roses. Il y a eu ce concert qu'il a donné dans une salle de 1000 places, mais devant un public de six personnes. L'organisateur gêné a laissé gratuitement entrer du monde, mais c'était sans prévoir qu'un chien allait gueuler à tue-tête, durant la prestation de l'artiste. Comme pour dire qu'il a connu des hauts et des bas.

SES ENGAGEMENTS

C'est en fonction de ses sensibilités, de ses amitiés, que l'homme s'est manifestement, très souvent, engagé. « L'amitié est le coussin sur lequel tu tombes quand ça ne va pas », dit-il. Des amis il en a des tas, comme on n'en doute pas. Ils apprennent tous à cerner sa qualité première, celle d'être drôle et son défaut majeur, celui de ne pas être assez sérieux.

« L'amitié est le coussin sur lequel tu tombes quand ça ne va pas »











La camerounaise a réussi à financer les études de ses quatre enfants grâce à un « beignetariat » de fortune qu'elle tient à Douala. Son fast-food a gagné sa réputation grâce aux délices de ses BHB (beignets-haricot-bouillie, Ndlr).

Une poignée de main dans la grande marmite de pâte, de Quinze ans plus tard, les résultats sont au-dessus des délicates petites coupures rapides dans la cuvette d'huile attentes. En plus de mettre sa progéniture à l'abri du bouillante au feu. Tout baigne...pour Mireille Ngueyep dans son business : « J'ai démarré mon activité en 2007, lorsque mon mari nous a quittés. Je n'avais pas d'autre choix. Il fallait trouver une solution pour nourrir mes enfants ».

Le business de « Mamy Makala » semble tourner à plein régime. Pourtant, rien n'a été facile au début : « c'est difficile de trouver un petit espace de commerce à Douala. J'ai tellement supplié pour obtenir cet espace afin d'installer mon foyer à bois et deux petits bancs pour les clients. J'ai démarré avec 5000 F comme capital, montant suffisant pour acheter quelques kilos de farine et un peu de haricot ».

besoin, Mireille Ngueyep a surtout réussi l'exploit de pourvoir à leurs besoins. « Aujourd'hui, je suis une femme comblée! Mes quatre enfants ont pu obtenir leur baccalauréat et poursuivent des études universitaires. Ma nièce qui réside maintenant au Canada, a immigré grâce à ce commerce que les gens minimisent. L'activité est lucrative. Je ne regrette rien », se réjouit-elle.

Grâce à ses épargnes, « Mamy Makala » a acheté un terrain et bâti sa maison. La réussite de ce projet n'a été possible qu'avec l'aide de ses enfants qui lui donnent un coup de main. « J'ai éduqué mes enfants dans le sens de l'effort. Tous mettent la main à la pâte lorsque c'est nécessaire. Quand je suis fatiguée, ils prennent la relève

Par sa réussite, la commerçante souhaite servir de modèle à d'autres. « Le plus dur est de trouver la bonne idée et d'avoir le courage de commencer. Au début, les gens peuvent se moquer de vous, mais quand vous commencez à résoudre vos petits problèmes, vous comprenez que vous êtes sur la bonne voie. N'ayez pas honte de faire un métier qui vous permet de nourrir votre famille », conseille-t-elle.

« J'ai démarré avec 5000 F comme capital »





Sa vie de star, est comme un film sorti tout droit de ses rêves d'enfance. Aujourd'hui, elle incarne un nouveau souffle du cinéma camerounais.

KM: Quelle scène vous a ouvert les portes du cinéma?

EDB: Quand j'étais en classe de quatrième, j'ai commencé à écrire de petits scénarios, sans savoir ce que je faisais vraiment. J'aimais bien ça, je voulais me sentir dans un monde parfait, j'incarnais dans ma tête divers personnages et j'étais heureuse. J'adorais regarder les films américains, mais je ne m'étais jamais imaginé à l'écran. En 2012, je regardais la télé, et j'ai vu le casting lancé pour le film de monsieur Ebenezer Kepombia. J'y suis allée et j'ai été retenue. Malheureusement pour moi, je vivais à Edéa et j'étais dans une situation précaire, je ne pouvais pas faire des allers-retours à Douala. Mais j'ai finalement eu ma chance grâce au réalisateur Ghislain Towa. Je l'ai contacté, il m'a passé au casting, j'ai incarné trois personnages différents sans entrainements. Il a été très satisfait de ma prestation et m'a confié le second rôle de son film le Choix 2. C'était ma première fois et c'était un succès.

KM: Dans quels autres projets cinématographiques avezvous construit votre notoriété dans le cinéma?

EDB: J'adore le cinéma et quand vous faites quelque chose avec passion, ça devient facile. Après mon premier film avec Ghislain Towa, je suis revenue sur terre. Je suis retournée à Edéa vendre la nourriture dans les bars avec ma mère, pour avoir un peu d'argent afin de pouvoir repartir à Douala. C'était vraiment très dur, mais je croyais à mon rêve. En 2015, je remonte à Douala, je joue dans le film Coïncidence. En 2017, j'ai tourné dans la web série « Les go pakgne ». En 2018, je lance ma propre web série avec Tchakounté qui a bien marché.

« En classe de quatrième, j'ai commencé à écrire des petits scénarios sans savoir ce que je faisais vraiment »

KM: « Madame, Monsieur » reste jusqu'à présent votre plus grand succès dans le cinéma, quel souvenir gardezvous de cette série ?

EDB: C'était une merveilleuse aventure, je retiens surtout l'ambiance du plateau, on était une famille et c'était magnifique. J'ai aimé travailler avec le réalisateur, car monsieur Ebenezer Kepombia me laissait parfois improviser. Il me faisait confiance.

KM: S'il fallait immortaliser une scène dans Madame Monsieur, ce serait laquelle?

monologue comme j'aime bien. C'était une scène très importante pour la série, pour la femme qui se retrouve l'appréciation des internautes. J'ai d'importants projets dans un foyer et qui n'est pas respectée. J'ai retravaillé mon texte avec l'accord de monsieur Kepombia. C'était l'une de mes plus belles performances.

KM: Est-ce qu'il arrive que les personnages des séries prennent le dessus sur votre personnalité hors caméra?

EDB: Non! C'est deux choses très différentes. J'aime ma vie dans la réalité, je suis complètement différente de ce qu'on voit dans les séries. (Rires)

KM: Peut-on vivre uniquement du métier d'acteur de cinéma au Cameroun ?

EDB: Moi je le redis encore, non! Il faut dire la vérité aux jeunes camerounais pour qu'ils ne fassent pas fausse route, en s'engageant dans une aventure infructueuse.

Il faut savoir que lorsqu'on fait un tournage comme ce que nous avons fait avec Madame Monsieur, il y a des contraintes financières.

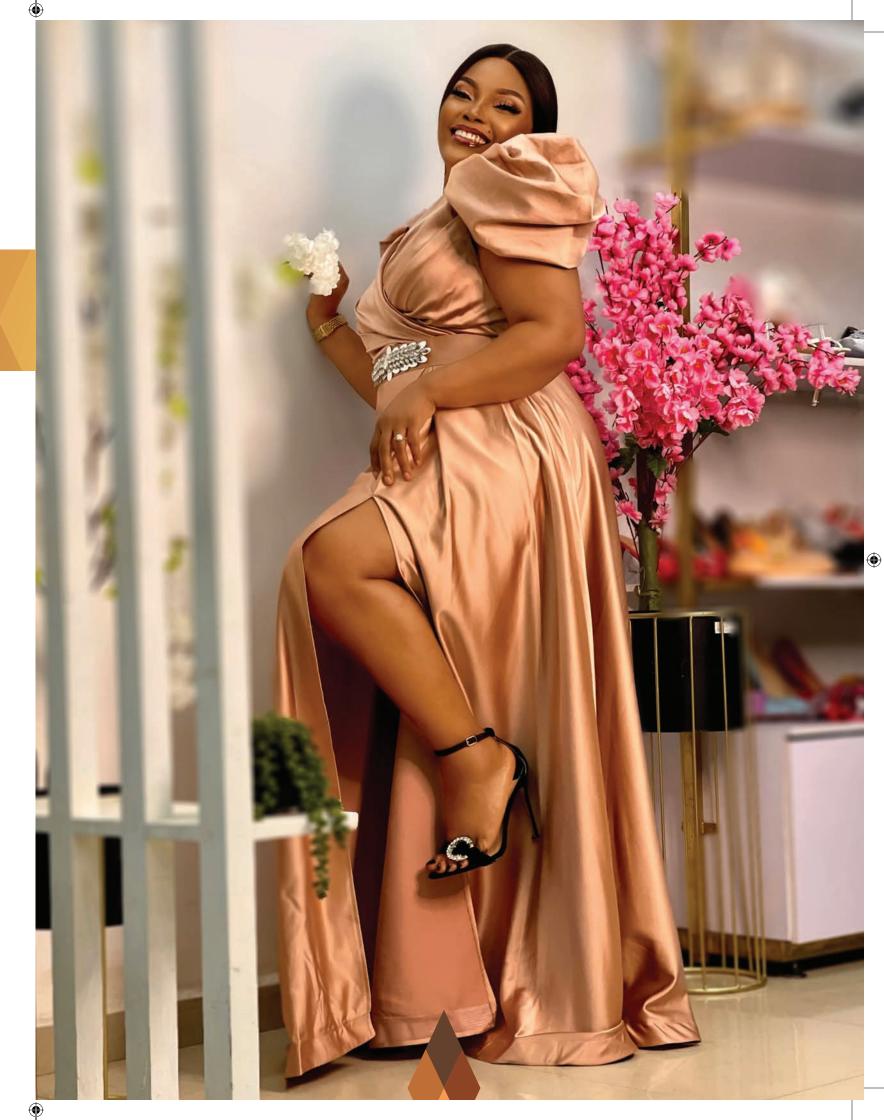
« Ne jamais se compromettre pour avoir un rôle »

KM: Vous avez désormais votre maison de production, Quels sont les projets à court terme?

EDB: C'est sans doute celle où je divorce. C'était un long EDB: Tout se passe bien, je prépare le lancement d'une web série. C'est juste pour un test, afin de recueillir pour cette année.

> KM: Quels conseils donneriez-vous aux jeunes qui rêvent de se lancer dans le cinéma?

EDB: Je leur demande de rester concentrés sur ce qu'ils veulent, de foncer et surtout, de travailler dur. Si vous voulez faire du cinéma, il faut suivre les personnes qui ont réussi. Ne jamais se compromettre pour avoir un











Une Passion... née sur les Platines!

Doigté rare sur la partition des DJ de l'ambiance. La touche d'une femme dans un monde d'hommes. Dans les boites de nuit, Armelle Fonkou rend les soirées des fêtards belles à coups de décibels. La réputation de cette reine du show traverse les frontières!

Une heure de mix au max! C'est sa règle au Sugar Lounge, à Bonapriso. Douala le sait. Ce samedi Dj Army a remis son casque pour mieux manier ses platines: « je mets de l'ambiance. Je mixe pendant 1h, pas plus ! C'est comme ça que je fonctionne ». Et c'est reparti ! Les doigts donnent le rythme sur les disques. Army dodeline de la tête sur les beats.

Elle aime la vibe de la musique! Sa naissance dans une famille de mélomanes y est pour beaucoup. Mais c'est un séjour en Asie qui va tout changer : « je vivais à Dubaï, une ville très cosmopolite, j'avais deux voisins asiatiques qui étaient devenus mes amis. Ils faisaient le métier de Dj avec beaucoup de professionnalisme et de décontraction. C'est grâce à eux que j'ai découvert qu'on pouvait gagner sa vie en faisant ce métier ». Après avoir fait ses classes, aux côtés de ses deux amis Di, elle se voit confier pour la première fois les platines dans une boite de nuit à Dubai. « J'étais aux anges, dès que j'ai posé mes doigts sur les platines ce jour-là, je savais que j'étais faite pour ça! À partir de ce moment, tout est allé vite. Je me suis rapidement fait un nom dans le milieu. »

Aujourd'hui, le talent de DJ Army lui permet de participer aux grands évènements culturels. « En réalité, je ne mixe plus vraiment en boite de nuit. Je préfère travailler dans les concerts ou les mariages... », assume-t-elle.

Di Army entretient de très bonnes relations avec les artistes camerounais. Elle considère son métier comme l'interface entre les artistes et le public. « Je suis très proche de Stanley Enow, d'Aveiro Djess et de bien d'autres artistes. Tous me respectent et m'encouragent dans ma carrière. À mon niveau, je me bats pour promouvoir la musique camerounaise quand je suis sur les platines. Mais il y a aussi d'autres rythmes étrangers que j'aime bien. La musique est un puissant facteur d'intégration », reconnaît-elle.

« Je suis très proche de Stanley Enow, d'Aveiro Djess et de bien d'autres artistes »

En dehors de son métier de DJ, Armelle Fonkou poursuit en parallèle ses études universitaires. Elle étudie la gestion des entreprises. Di Army excelle aussi dans les affaires. « Je fais plusieurs choses à la fois, c'est une de mes forces. Vous voyez le vêtement que je porte en ce moment, c'est moi qui l'ai conçu et je commercialise cette ligne », dévoile-t-elle. Son objectif à long terme, est de lutter pour donner un statut au métier de DJ au Cameroun. Notes d'espoir sur la partition...





« Je ne suis plus Manager Sportif »

Son nom est plus illustre que son visage, qui a pourtant fait bonne figure dans les vestiaires du foot. W. De HAPPI tire sa renommée de sa proximité avec Samuel Eto'o Fils, dont il a été le manager. Le diplômé en ingénierie pétrolière est à la tête de plusieurs entreprises.

KM: Avec un diplôme en ingénierie pétrolière, comment vous retrouvez-vous dans le monde du sport ?

WDH: En 2008, je suis mes études sur la Côte d'Azur en France. J'ai un ami avec qui je discutais en boîte de nuit et je lui faisais part de mon envie d'investir dans le monde des affaires au Cameroun. J'avais 22 ans à l'époque. C'est cet ami qui m'explique que son père fait dans les matières premières et notamment dans le domaine du sport. Je me suis dit que le Cameroun a une pépinière : la Kadji Sport Academy. Je cherchais un business à même de me générer de gros fonds sans avoir besoin d'y injecter autant. C'est ainsi que je fais mon entrée dans le foot-business.

KM: Vous êtes plus connu pour avoir été le manager de Samuel Eto'o Fils, quels sont les autres footballeurs avec qui vous avez collaboré? WDH: Le premier joueur que je manage c'est Aboubakar Vincent, c'était en 2008. Le premier joueur que j'ai transféré c'est Jacques Zoua, en 2009 (de Coton Sport au Fc Bâle en Suisse).

C'est en 2012, que je commence à travailler avec Samuel Eto'o. À l'époque, j'étais encore étudiant à Houston, il jouait à Anzhi Makhachkala. Je n'avais pas suffisamment de notoriété pour l'approcher en tant qu'agent et je décide de l'approcher sur le plan du marketing. C'est ainsi que je crée ses comptes Facebook, Instagram et Twitter, qu'il utilise encore aujourd'hui. Je les ai gérés jusqu'à ce qu'ils atteignent six millions d'abonnés. Nous avons travaillé ensemble jusqu'à la fin de sa carrière. Après Samuel Eto'o Fils, il y a eu de nombreux jeunes, à l'instar de Steve Mvoué.

KM: Quelles sont les qualités d'un bon manager sportif?

WDH: Déjà, je ne suis plus manager sportif. Mais un bon manager doit être à la recherche permanente du bon joueur, il faut être ingénieux, il faut être disponible, pouvoir être capable de déplacer un joueur à vos frais, il faut pouvoir se déplacer en permanence pour des négociations.

KM: Quand avez-vous décidé d'arrêter le management sportif?

WDH: C'est en octobre 2020 que je prends la décision d'arrêter, juste après la crise sanitaire liée à la Covid-19. Une période relativement difficile pour tous, notamment dans le football. Nous ne pouvions même pas voyager pour rencontrer les joueurs et détecter des talents

« C'est en octobre 2020 que je prends la décision d'arrêter» **KM:** Mais toujours présent dans l'univers du football en Autriche...

WDH: Nous ne sommes pas propriétaire de club en Autriche. Par contre, nous avons un partenariat technique qui nous lie à ce club amateur. Nous y avons injecté des fonds, ce qui nous donne droit à des contreparties.

« Nous ne sommes pas propriétaire de club en Autriche »

KM: Loin du football Wilfried De Happi demeure un entrepreneur...

WDH: Oui, il s'agit du projet « Mon taxi ». Il date en réalité de 2018, si ce projet fonctionne, j'écrierai un livre pour parler de son histoire. C'est un jeune qui m'a approché il y a quatre ans, j'étais encore dans le football. Il avait l'idée mais pas le financement pour matérialiser le projet. J'ai rejoint l'aventure en essayant d'y associer ma touche.

Aujourd'hui, nous avons pu mettre sur pied une application de transport, qui est adaptée à la façon des camerounais de prendre le taxi.

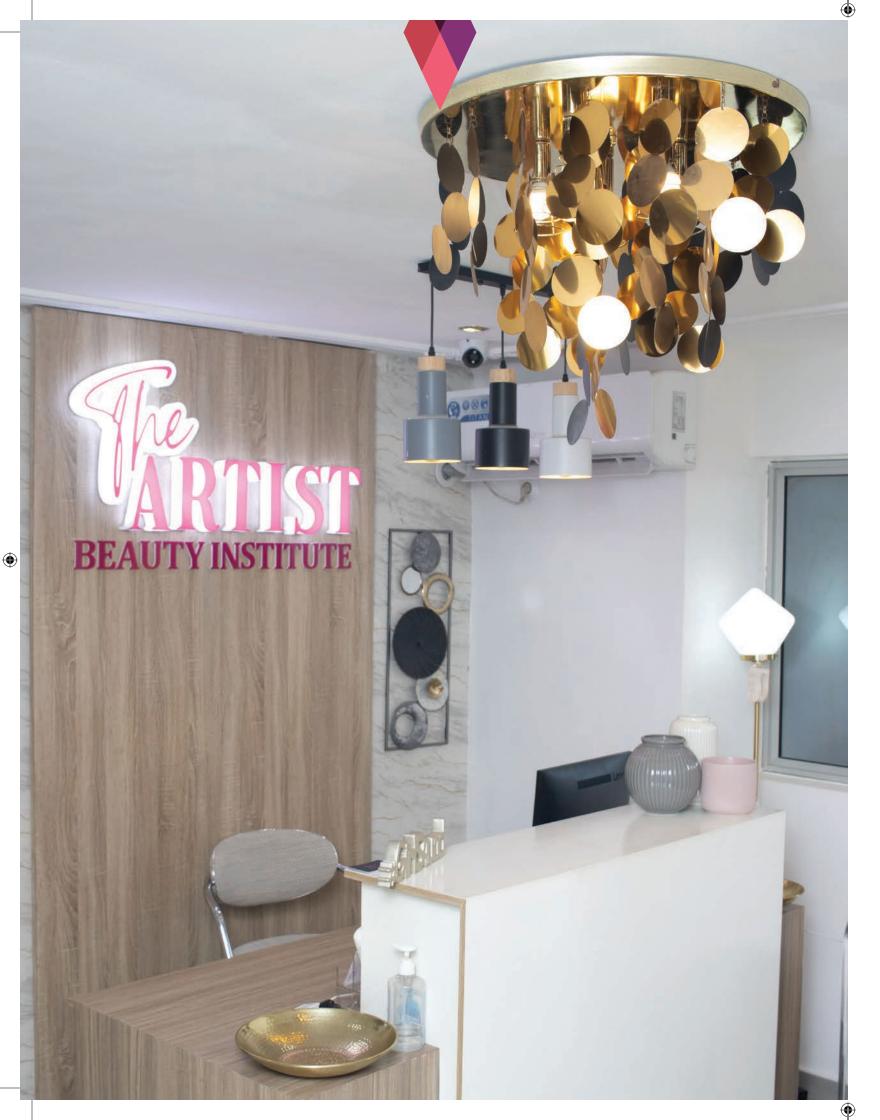
KM: Wilfried De Happi c'est combien de projets au total?

WDH: Il y en a eu des tas. Utopia (l'agence de football), Next Level (l'agence de communication et de markting), Twist (Yaoundé et Douala), nous avons Le Switch, Mon taxi, U lounge à Douala, Exellia on peut s'arrêter-là, pour le moment.

KM: Est-il aisé d'entreprendre au Cameroun lorsqu'on est jeune ?

WDH: C'est très dur. La recherche des financements est très compliquée. On a eu la chance d'avoir pu générer des fonds à travers notre passage dans le football. N'empêche qu'il y a des périodes compliquées.





Un Bout de Beauté

C'est un espace où se polir la peau, respirer du neuf, se rafraîchir le corps et savourer une sensation de bien-être et d'éternité. Lieu idéal pour les rois et reines de beauté.

KM: Pourquoi avoir choisi ce secteur d'activité?

DOS: Passionnée par la beauté de la femme, je suis à la base très fan de tout ce qui concerne le maquillage. En 2017, j'organise ma première exposition-vente lors de laquelle je propose quelques produits et items de maquillage. Satisfaite du résultat de mes efforts même si je jugeais ne pas avoir atteint mes objectifs, je décide de ne pas baisser les bras et d'organiser une autre exposition quelques mois après. Commençant à me faire une petite clientèle, j'ai jugé judicieux d'investir un peu plus dans les produits de marque et de qualité, de les commander à l'étranger et de continuer à les proposer à travers les ventes, les réseaux sociaux, etc. Par ailleurs, j'ai eu la chance de maquiller des hôtesses et présentateurs aux Canal d'OR en 2019.

KM: Est-ce une activité rentable?

DOS: Je dirais que c'est une activité saisonnière avec des pics lors des fêtes de fin d'année, aux périodes précédant les vacances et la rentrée scolaire. Je pense aussi que, tous les instituts qu'ils soient spécialistes ou généralistes diversifient leur chiffre d'affaires grâce à la vente des produits. Chez moi par exemple, en plus du côté soins corporels et esthétiques, mon salon est spécialisé dans la vente de produits de maquillage et accessoires, ainsi que dans les produits pour soin de la peau tout ceci de qualité exclusivement.

« J'ai eu la chance de maquiller des hôtesses et présentateurs aux Canal d'OR en 2019 » KM: Quels bénéfices pour ceux qui recourent à ces soins esthétiques?



Professionnel du cinéma, producteur, réalisateur, scénariste, acteur, il avoue ne pas avoir beaucoup de temps pour ses activités privées.

« J'ai la pression du public, de mes employés, de tous les techniciens avec qui je collabore et qui me disent "tu te reposes quand? Nous on fait comment?" » Il court toujours derrière le temps. Il court, à la poursuite de ses rêves : assurer la relève. D'ici deux à trois ans, Ebenezer Kepombia sera rare sur le terrain, rare devant les caméras, présent derrière. Le temps de mouler son équipe de jeunes collaborateurs dynamiques et de les amener à être autonomes, même s'il restera producteur toute sa vie. Mais pour le moment, il profite encore du succès de « Madame, Monsieur », la série camerounaise plébiscitée au-delà des frontières depuis son lancement en 2020.

Le dernier épisode diffusé en septembre 2022, sur la chaine internationale A+, n'est pas la fin de l'histoire, ni du stress : « J'ai la pression du public, de mes employés, de tous les techniciens avec qui je collabore et qui me disent "tu te reposes quand? Nous on fait comment?" », reconnait-il. Mais Ebenezer Kepombia continue de courir. Devant et derrière la caméra...Au four et au moulin.

Depuis près d'une vingtaine d'années maintenant, au début des années 2000, le public l'a découvert sous les traits de "Mitoumba" dans la série qu'il avait créée, « Les Déballeurs », sur la chaine de télévision privée camerounaise Canal 2.

Aujourd'hui, après des dizaines d'œuvres écrites, jouées, réalisées ou produites, l'auteur est toujours autant occupé, au point où les occupations privées sont réduites à leur plus simple expression. « J'avoue que je n'ai pas trop de temps pour mes proches. Je n'ai pas trop de temps pour les balades, pour ma famille. Je suis tout le temps sur les plateaux, en voyage parce qu'il faut aller dans les festivals ou les marchés de films. Je pense que le cinéma m'absorbe et m'a séparé même de beaucoup d'amis. Parce que je n'ai pas le temps de leur rendre visite. Ça m'occupe trop car, je suis au début, au milieu et à la fin de toutes mes œuvres, pré-production, production, post-production et distribution. Je travaille en permanence », explique E. Kepombia. Alors, dès qu'il a un temps libre, le père divorcé le consacre en grande partie à ses enfants, un peu aux membres de la famille, à quelques amis...et à ses plantations. Sans compter qu'en raison de sa popularité, il n'est pas vraiment aisé d'aller dans des lieux publics sans voir ses faits et gestes épiés.



Alors il se replonge dans le travail, très occupé à être toujours up-to-date. À être à la pointe des nouvelles technologies, dont Ebenezer Kepombia apprécie l'avènement. Pour lui, l'évolution du cinéma camerounais s'appuie sur deux choses : les nouvelles technologies qui ont facilité le travail de la réalisation au pays ; une jeunesse entreprenante et rêveuse. Une jeunesse dont la créativité et la maîtrise des nouveaux outils ont contribué à améliorer la qualité des productions locales. Ces productions, de l'avis de « Mitoumba », n'ont rien à envier à Nollywood, l'industrie cinématographique du Nigéria voisin. Elle bénéficie de deux avantages: sa démographie, près de dix fois la population du Cameroun, potentiel marché pour la consommation des œuvres ; l'anglais, la langue la plus répandue dans le monde. D'ailleurs, la série « Madame, Monsieur » a été traduite en anglais pour conquérir des marchés. Kepombia a l'art de savoir s'adapter. Une qualité nourrie par son premier métier : l'enseignement. Oui, Ebenezer Kepombia est professeur d'Allemand à la base. Voilà 23 ans qu'il performe au cinéma. Et sa fibre d'enseignant est restée : le « maitre » qui aime transmettre.

« Je suis tout le temps sur les plateaux, en voyage parce qu'il faut aller dans les festivals ou les marchés de films »







Ceux qu'elle manage ne font que des tubes. Sous sa coupole plusieurs célébrités de la musique afro : Hiro, Koffi Olomidé...Elle murmure dans l'oreille des plus grands de la scène musicale. Tout compte fait, cette comptable de formation sait gérer les stars et leurs gloires.

> KM: Pour nos lecteurs qui ne connaissent pas encore celle qui travaille derrière les stars. Qui est Christelle Mangaya?

CM: Je suis originaire de la République démocratique du Congo, j'ai plusieurs frères et sœurs. Je suis issue d'une grande famille, qui m'a surnommée « Titela ». Je suis célibataire et maman de deux filles, Léa 23 ans et Thalya 15 ans. J'ai eu un Bacc professionnel en Secrétariat et un autre Bacc professionnel en Comptabilité que j'ai passé en autodidacte. Puis je suis rentrée dans la vie active en tant que comptable pendant plus de 10 ans. Et tout cela me sert aujourd'hui dans mes projets

KM: Plus jeune, de quel métier rêviez-vous?

CM: J'ai toujours voulu devenir avocate. En grandissant, je me suis rendue compte que je n'aurais pas pu assumer ce métier. Plusieurs situations de la vie m'ont fait bifurquer de cette volonté. Je me suis donc concentrée dans les chiffres...

KM: *Comment intégrez-vous l'univers du showbiz* ?

CM: J'ai intégré l'univers du showbizz par volonté et avec une grande aide de mon ami Philo de Bomaye Musik. C'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier. De plus, être sur le terrain demeure la meilleure formation.

KM: Était-ce évident pour vous d'accéder au milieu du showbiz?

CM: Tout peut être évident, dès lors qu'on a la volonté mais cela dit, j'avais tout de même beaucoup d'appréhensions sur ce que j'allais découvrir pendant mon parcours.

KM: Sous votre coupole, de grands noms de la musique africaine: Bana C4, Hiro, Teeyah, Koffi Olomidé... Quel est votre secret pour gérer de tels mastodontes?

CM: Sincèrement, je n'ai aucun secret, je pense que le travail parle de lui-même. Quand vous aurez l'occasion, je vous laisserai poser la question auxdits artistes et vous pourrez leurs demander vous-même : «pourquoi avoir Christelle Mangaya à vos côtés. »

KM: Comment se fait la rencontre et le lien professionnel avec le grand Mopao ?

CM: Une connaissance en commun nous a mis en relation. Puis, j'ai eu à rencontrer la team de Koffi Olomidé sur Paris et la machine était lancée. Je suis manager de Koffi Olomidé depuis son album « 13 ème Apôtre ».

KM: Partagez avec nous, une intrigue sur votre parcours.

CM: Ma plus grosse intrigue, c'était avec le groupe Bana c4, qui avait été booké par un promoteur culturel camerounais dont je tairais le nom, soit pour deux dates, une à Yaoundé et l'autre à Douala. Lors de la première date à Yaoundé, nous étions très bien logés mais au moment du concert qui devait se dérouler au Palais des sports, il s'est avéré à notre grande surprise, qu'au même moment, il y avait un match de boxe. Nous l'avions appris sur twitter, par les fans du groupe Bana c4. Je vous laisse imaginer l'état dans lequel je me suis retrouvée. L'histoire est longue mais dès que l'on me parle du mot « intrigue » c'est toujours ce qui me revient en premier.

« Le conseil que je peux donner aux jeunes (...) je pense qu'il est important de ne pas sauter les étapes mais step by step, ne soyez pas pressés»

KM: Quel a été votre plus beau jour dans ce milieu?

CM: C'est lorsque j'ai eu mon premier disque d'or, avec l'artiste Hiro et son titre « Aveuglé ». Je pourrais vous citer encore et encore pleins d'autres beaux jours, tout en sachant qu'ils sont tous différents.

KM: *Un regret* ? *Des rêves* ?

CM: Je n'ai aucun regret et j'ai encore beaucoup de rêves, mais que je souhaite garder pour moi jusqu'à ce qu'ils puissent se réaliser par la grâce de Dieu.

KM: *Un conseil pour la jeune génération ?*

CM: Le conseil que je peux donner aux jeunes qui souhaitent devenir manager, est que ce n'est pas qu'un métier d'intéressement. Je pense qu'il est important de ne pas sauter les étapes mais y aller step by step. Ne soyez pas pressé et surtout ne baissez pas les bras, ce n'est pas un métier facile.





Pour les mordus d'ambiances nocturnes, son nom est connu : Yaya La Moto. Au Cameroun, en Afrique, en Europe il fait grand écho dans les boîtes de nuit. Abdouraman YAYA, de son vrai nom, est de ces managers de discothèques devenus incontournables dans le showbiz camerounais.





KM: Yaya La Moto, d'où vous vient ce surnom?

YLM: J'ai toujours été inspiré par la moto. J'ai débuté à l'âge de 7ans. Mon père était un homme qui aimait la moto. Plus petit, mes balades avec lui se faisaient à moto. C'était un passionné de motocross et autre moto de sport. Il m'a initié à cette passion.

KM: Plus jeune quel était votre métier de rêve?

YLM: Être ingénieur. Je ne pensais qu'à cela, d'ailleurs je suis titulaire d'un baccalauréat F3 obtenu au lycée technique de Mbalmayo. J'ai étudié l'électricité, c'est peut-être ce qui me donne autant d'énergie, loin du destin rêvé d'ingénieur, que je ne connaitrai certainement plus...

KM: Heureusement, vous êtes devenu un génie du showbiz, comment êtes-vous entré dans ces circuits?

YLM: C'est grâce à mon père spirituel Emmanuel Nguele que je m'y retrouve. Plus jeune, j'aimais déjà la fête. Dans les années 90, j'étais le seul jeune à me retrouver à certaines heures dans des coins comme Waka Waka, Le Lamido, à L'alpha Night-Club. Avec la moto j'ai eu à organiser des shows. J'ai même eu à créer un spectacle au niveau du Rond-point Bastos; c'était le dimanche. Les populations accouraient pour se divertir histoire d'admirer le spectacle. C'est ainsi que progressivement j'intègre le monde du showbiz. A 24 ans, je débute au Safari Club, comme manager commercial, puis comme manager général.

« A 24 ans, je débute au Safari Club, comme manager commercial, puis comme manager général »

KM: Quel a été le déclic?

YLM: Mon papa m'avait promis, après l'obtention de mon baccalauréat, de m'envoyer en Europe poursuivre mes études. Cela m'a motivé à travailler dur afin de me rendre en France. J'ai obtenu mon examen et papa me fait savoir que je devrais aller à l'Université Yaoundé II-Soa, pour ma première année. Je tombais des nues et je lui ai dit que ce n'était pas possible, parce qu'il m'avait fait une autre promesse. Cette nouvelle m'a découragé et je suis entré dans l'univers du divertissement.

KM: Il n'y a pas eu que le Safari dans le parcours de Yaya La Moto...

YLM: Après le Safari, nous avons travaillé, comme deuxième manager, dans une boîte de nuit appartenant au célèbre Moto Georges. Des années sont passées puis





* Molare, Lino Versace,
jean Jacques Kouame,
Abou Nidal de Genève,
YLM: J'a me déple entre les secteur o certaine touche s

Debordo sont des amis et

partenaires d'affaires »

j'ai été embauché où je travaille actuellement au Black and White, c'était en 2013. J'y suis resté jusqu'en 2017, le temps de prendre un petit break.

KM: Qu'est-ce qui fait votre particularité dans la gestion de l'industrie du divertissement?

YLM: J'ai beaucoup voyagé afin d'apprendre. J'ai dû me déplacer à maintes reprises pour cerner la nuance entre les touches occidentale et africaine dans le secteur du showbiz. C'est ainsi que je me suis inspiré de certaines approches glanées ici et là, pour apporter une touche singulière.

KM: Yaya La Moto ce n'est certainement pas que l'industrie du divertissement.

YLM: Effectivement, à mon retour au Cameroun, je me suis dit qu'il était temps de mettre sur pied, mes propres entreprises. J'ai une entreprise de location, vente de véhicules et je réalise des marchés dans le BTP, cela fait cinq ans déjà.

KM: Vous avez côtoyé la Jet-set ivoirienne à une certaine énoque...

YLM: Molare, Lino Versace, Jean Jacques Kouame, Abou Nidal de Genève, Debordo sont des amis et partenaires d'affaires. La première et dernière fois que Doug Saga arrive au Cameroun, en 2006, c'est par mon biais et celui de Chinois Yangeu. Ce relationnel m'a beaucoup apporté, m'a permis de rencontrer des sommités comme Ahmed Bakayoko, le Colonel Watao, tous deux de regrettée mémoire.



KM: Comment est né ce désir de filmer comme papa?

FZ: En accompagnant mon père à ses ateliers de photographie, j'ai pris habitudes de manipuler les appareils photos, c'est de la que tout est parti!

KM: Envisages-tu de te lancer dans une carrière professionnelle?

FZ: J'envisage évidemment d'en faire un métier. Mais pour le moment, je me consacre d'abord à mes études.

KM: Quels grands événements as-tu déjà couvert ?

FZ: Je pourrais citer la MTN Elite one, Guinness Super League, les matchs amicaux des Lions et Lionnes indomptables, la Finale de la Coupe du Cameroun de Rugby, les Championnats d'Afrique de Sambo.

KM: Parles- nous de ta rencontre avec Samuel Eto'o, l'actuel président de la Fédération camerounaise de football?

FZ: C'était lors de la dernière journée de Guinness Super League, nous étions au stade, je suis allée vers lui et nous avons pris une photo ensemble.

KM: Récemment on t'a vu aux côtés des Lions indomptables émerveillés par tes clichés. Y-a-t-il eu des contacts établis par la suite?

FZ: Nous n'avons aucun contact avec les Lions indomptables. Ils apprécient juste ce que je fais.

> En accompagnant mon père à ses ateliers de photographie, j'ai pris habitudes de manipuler les appareils photos, c'est de la que tout est parti!





KM: Quels retours avez-vous de vos travaux publiés sur les réseaux sociaux?

FZ: Les internautes apprécient bien mes photographies sur les réseaux sociaux et m'encouragent dans ce que je fais. Je reçois de bons retours.

KM: Quelle personnalité aimeriez-vous prendre en photo, actuellement et pourquoi?

FZ: J'aimerai photographier Son Excellence le Président de la République du Cameroun Paul BIYA. Je pense que la jeunesse peut faire de grandes choses, si elle à la possibilité de mieux exprimer ses talents.

KM: Quels sont les éléments que vous aimez faire ressortir dans vos travaux?

FZ: J'aime faire ressortir les actions des sportifs, les expressions des personnes, les émotions dans mes prises.

« J'aimerai photographier, Son Excellence le Président de la République du Cameroun Paul BIYA »

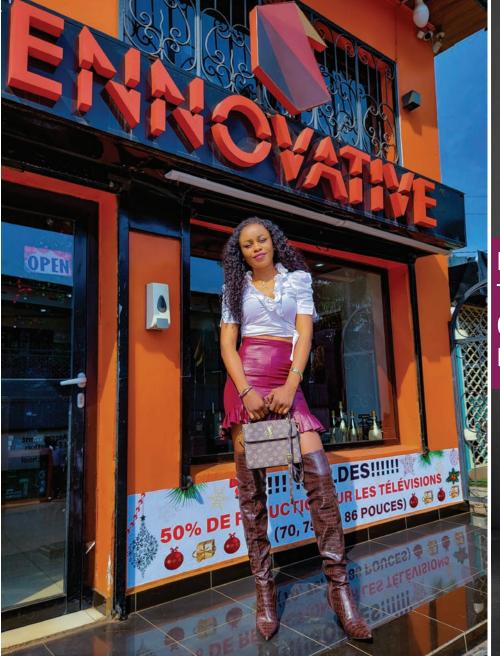
KM: Outre la photographie, quels sont vos autres centres d'intérêt?

FZ: J'aime aller à l'école, regarder la télé, jouer sur le téléphone de mon père.

KM: *De quoi rêves-tu pour demain*?

FZ: Je rêve de devenir l'une des meilleures photographes du monde.





Ennovative est une Entreprise de Technologie Avancée qui Prône la Qualité en Matière de Télévision ÉCRAN Plat au Cameroun "Profitez d'une image de qualité absolue"

Spécialisé dans les téléviseurs de grande dimension allant de 70 à 95 pouces. 100% Originaux Garanti!!!

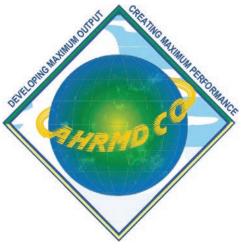






Situé à Mini Prix Bastos. À côté du Restaurant Famous

+237 672.300.500



14405 Walters Rd Suite 1002 Houston, TX 77014, USA Office: +1 713.589.3688 Cell: +1 936.443.4874

B.P. 35598 Yaounde, Cameroon Office: +237 672.300.500 Cell: +237 650.03.09.09

Email: rlemon@ahrmdcoint.com
Web: www.ahrmdcoint.com

AHRMDCO INTERNATIONAL, LLC

A MANAGEMENT CONSULTING FIRM

We train your employees to perfom at their optimum. We offer training and development courses in the following areas:

- Strategic Thinking & Business Planning
- Executive Leadership Development
- Executive Communication
- Executive Time Management
- Management Development
- Supervisor Development
- Customer Service Development 1 & 2
- Time Management Strategies
- Training Your Trainers
- Employee Assessment Surveys







SOME OF OUR CLIENTS AND PARTNERS INCLUDE:





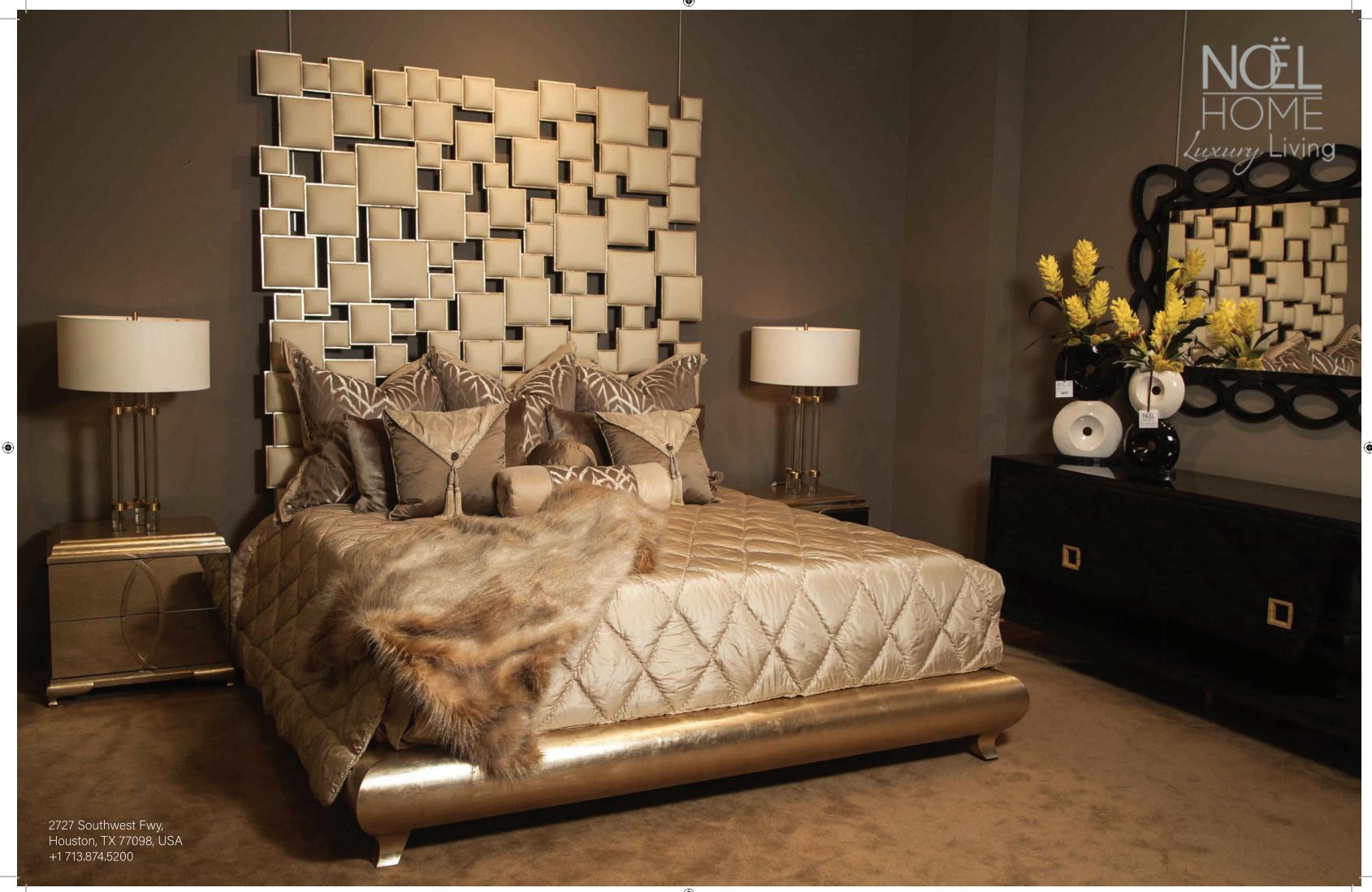








Booz | Allen | Hamilton





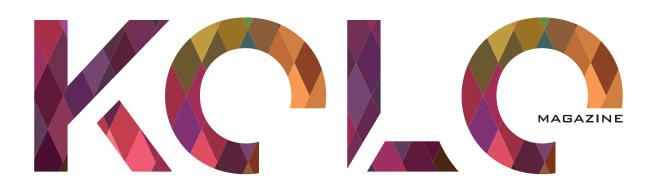




(







BUSINESS I ENTERTAINMENT I LIFESTYLE

Pour acquérir une page publicitaire dans notre magazine, contactez-nous aux numéros de téléphone: To obtain an advertisement page in our magazine, contact us at the phone numbers:



+237 654.06.05.05 +237 654.11.99.11

www.Kolomag.com